

Contes et Légendes des mille et une nuits

Gudule

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GUDULE

CONTES ET LÉGENDES

DES MILLE ET UNE NUITS



*Le géant
à deux têtes*



Le poisson d'or



Un djinn



Nathan

GUDULE

**Contes et Légendes
des Mille et Une Nuits**

Illustrations de Patricia Reznikov



SHÉHÉRAZADE

JADIS, IL Y A DE CELA des lunes et des lunes, un puissant sultan nommé Schahriar régnait sur l'Orient. Cet homme, jeune, de belle prestance et de grand savoir, avait un terrible défaut : sous le coup de la colère, il pouvait se livrer aux pires cruautés. On le craignait donc, aussi bien à la Cour que dans les pays voisins, et chacun s'efforçait de ne point lui déplaire. Lors, il vivait en paix, entouré de sollicitude, adulé par les siens, ménagé par les autres, et ce bonheur eût pu durer toujours si la Destinée ne s'en était mêlée.

Elle se manifesta un beau matin, sous les traits de l'ambassadeur de Perse.

— Commandeur des Croyants, déclara ce dernier avec une profonde révérence, mon maître, le roi Cassib, serait très honoré de votre visite. Comme vous le savez, il est âgé, malade, et souhaiterait, tant qu'il est temps encore, s'entretenir avec vous de sa succession. Je supplie Votre Grâce d'accepter son invitation.

— Je partirai aujourd'hui même, répondit Schahriar.

Le soleil n'avait pas atteint son zénith qu'une escorte de mille cavaliers caparaçonnés d'or, sabre au poing et montant des alezans noirs, piaffait derrière le palanquin royal.

Vint l'heure des adieux. Schahriar embrassa son épouse, la reine Dinah, qu'il aimait tendrement.

— Ce départ m'afflige, ô lumière de mes yeux ! gémit celle-ci en versant un flot de larmes. Je ne vivrai plus que dans l'attente de votre retour !

Et d'ordonner que, de jour comme de nuit, l'on brûlât des encens afin que le Ciel rendît la route favorable et en écartât tout danger.

Or, ayant cheminé jusqu'au crépuscule, le sultan s'apprêtait à prendre du repos lorsque, à travers la fine toile de sa tente, il surprit une conversation entre deux gardes.

— Dinah doit être bien aise, à l'heure qu'il est, chuchotait l'un.

— Certes, répondait l'autre. Les soupirants ne manquent pas, qui rêvent de partager sa couche. Et elle n'y serait pas hostile, à ce que l'on dit !

Leurs rires firent à Schahriar l'effet d'un coup de couteau dans le cœur.

— Que l'on se saisisse de ces malandrins et qu'on leur coupe la langue ! ordonna-t-il aussitôt.

Mais cette vengeance ne suffit pas à l'apaiser, car il était hanté par leurs paroles. Si bien qu'une heure après minuit, il sella son cheval dans le plus grand secret et refit le chemin en sens inverse.

L'aube pointait lorsqu'il atteignit le palais. Enveloppé dans son manteau afin que nul ne le reconnût, il se glissa dans la chambre conjugale. Sur le sofa de brocart que, la veille encore, il honorait de sa présence, Dinah dormait entre les bras d'un bel esclave noir.

Avec un hurlement de rage, le sultan se rua sur les coupables et leur trancha la gorge. Puis, aveuglé par une fureur incontrôlable, il massacra toutes les suivantes, servantes et domestiques de l'infidèle, jonchant le sol de cadavres sanglants. Après quoi, il s'enferma dans ses appartements et pleura sur son infortune.

Il y resta une semaine entière sans boire ni manger, au terme de laquelle il prit une décision. Désormais, afin que pareille mésaventure ne se reproduisît plus, ses épouses ne survivraient pas à leur nuit de noces. Au lever du soleil, il les livrerait au bourreau.

Ainsi fut fait. À dater de ce jour, toutes les jouvencelles sur lesquelles le souverain jetait son dévolu devinrent sultanes à la lueur des étoiles et s'éteignirent en même temps qu'elles. Lors, le royaume entier fut plongé dans le deuil. Nombre de pères défigurèrent leurs filles, afin de les soustraire à ce sort affreux. D'autres les enterrèrent vives. La révolte gronda. Schahriar fut honni par ceux-là qui jadis l'adulaient, et de toutes les mosquées s'élevèrent des prières implorant Allah de mettre fin à l'hécatombe.

En vain. Les têtes tombaient toujours.

Or le grand vizir avait une fille, Shéhérazade, qu'il tenait en très haute estime. Lorsque celle-ci fut en âge de convoler, elle exigea :

— Présentez-moi au sultan, mon cher père, car je désire devenir sa femme.

— Malheureuse ! s'écria le vizir effaré. As-tu donc décidé de périr comme tant de pauvrettes avant toi ?

— Point du tout : je veux, au contraire, faire cesser le fléau en usant d'un subterfuge de mon invention.

Le vizir commença par refuser, mais devant l'insistance de la jeune fille, il finit par se laisser convaincre : « S'il existe une personne au monde capable de damer le pion au sultan, c'est bien elle ! » se disait-

il. Néanmoins, il tremblait de tous ses membres en l'emmenant à la Cour.

Non contente d'être rusée et courageuse, Shéhérazade possédait un charme irrésistible. À peine Schahriar l'eut-il aperçue qu'il la désira. Il demanda sa main – qu'elle lui accorda sans sourcilier –, et la date du mariage fut fixée au lendemain.

L'on se doute des affres par lesquelles passa le pauvre vizir ! Il se vêtit de noir, couvrit sa tête de cendres et parcourut les rues de la capitale en clamant haut et fort que son enfant chérie allait passer de vie à trépas.

Le peuple, touché, fit écho à sa douleur, de sorte que la ville s'emplit de lamentations.

Shéhérazade, pour sa part, se préparait à la cérémonie. Et, à l'inverse de toutes celles qui l'avaient précédée, montrait un visage serein.

— Vous ne craignez donc point la mort ? s'étonna l'auguste fiancé.

— Si telle est la volonté d'Allah, je m'y sou mets humblement, répondit-elle d'un air mystérieux.

Vint la lune de miel. Nul ne dormit, cette nuit-là. Le vizir pleura, le peuple pria, le bourreau aiguisa sa lame, le sultan et Shéhérazade s'aimèrent. Cependant, quand sonna minuit, la jeune femme dit à son époux :

— Puis-je solliciter une faveur, seigneur ?

— Laquelle ?

— Celle de vous conter une histoire.

Le sultan acquiesça. L'instant d'après, la voix de Shéhérazade montait dans l'ombre. Et les images qu'elle suscitait, les faits qu'elle relatait étaient si envoûtants que Schahriar perdit toute notion du temps.

Au premier rayon du soleil, la jeune femme se tut.

— Si Votre Majesté daigne surseoir à l'exécution, je continuerai mon récit la nuit prochaine, déclara-t-elle.

Cette interruption étant survenue au moment le plus palpitant du récit, le sultan ne put refuser : il avait trop envie d'en connaître la fin. Il accorda donc à Shéhérazade un jour de vie supplémentaire, qu'elle mit à profit pour enrichir l'intrigue d'un grand nombre de péripéties. L'aurore suivante trouva, en conséquence, Schahriar plus captivé que jamais. Et, la conteuse l'ayant à nouveau laissé sur sa faim, il lui octroya un second sursis.

Ce manège se poursuivait durant mille et une nuits, délai au terme duquel le sultan, follement épris de son épouse, décida tout de bon de la garder en vie.

Par la suite, il fit transcrire ces contes dans de grands livres, afin de les conserver dans ses archives. C'est ainsi qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. Les douze histoires qui suivent en sont extraites. Au fil de leur lecture, c'est toute la magie de l'Orient qui, jaillie de l'imagination enfiévrée d'une condamnée à mort, va s'offrir à vous...





I

LE PRINCE CHANGÉ EN SINGE

DANS LA VILLE DE DAMAS vivait un jeune prince prénommé Habib, qui aimait passionnément la chasse. Son ardeur à traquer le gibier était telle qu'un jour, poursuivant une biche dans une forêt profonde, il sema son escorte et se retrouva seul. Il n'en continua pas moins d'éperonner son cheval, de sorte qu'à la nuit tombée, lorsqu'il voulut rebrousser chemin, force lui fut d'admettre qu'il était égaré.

Il allait de droite à gauche, dans l'espoir de retrouver sa route, quand un bruit étrange le fit tressaillir.

À la lueur de la lune, il aperçut une femme qui pleurait à chaudes larmes.

S'étant approché, il lui demanda – car il était d'un naturel courtois :

— Quelle est la cause de votre chagrin, madame ? Parlez, et je m'efforcerai de vous venir en aide.

À ces mots, la femme se redressa. Et, bien qu'il ne pût distinguer ses traits dans l'ombre, sa silhouette était si gracieuse qu'il en fut ému.

— Gentil seigneur, répondit-elle, je me nomme Zobéide et je suis la fille d'un riche marchand. Je me promenais sur les terres de mon père lorsque mon cheval, effrayé par un tigre, m'a désarçonnée et s'est enfui. Privée de monture, je ne sais comment regagner ma maison.

— Qu'à cela ne tienne, dit le prince. Ce sera une joie, pour moi, de vous y conduire.

Ayant hissé la jeune fille en croupe, il partit dans la direction qu'elle lui indiquait. Bientôt, ils atteignirent une splendide demeure, entourée de fontaines et de massifs en fleurs.

— Me ferez-vous l'honneur d'être mon hôte ? dit Zobéide en mettant pied à terre. Il est tard, et je serais heureuse de vous prouver ma reconnaissance en vous offrant l'hospitalité.

Habib accepta avec empressement et, tandis que la jeune fille donnait des ordres à ses esclaves, il s'en fut dans le jardin jouir de la

fraîcheur nocturne.

Cependant, s'étant approché d'un rosier qui croissait sous une fenêtre afin d'en respirer le parfum, il surprit cette conversation :

— Réjouissez-vous, mon cher père. Je vous ai ramené un jeune homme bien tendre, pour votre repas.

— Merci, ma fille, j'ai hâte d'y goûter. Le cuisinerons-nous en ragoût ou en sauce ?

Saisi d'effroi, le prince – qui avait reconnu la voix de Zobéide – s'enfuit à toutes jambes. Dans sa hâte, il heurta une femme âgée qui venait en sens inverse.

— Holà ! s'écria celle-ci en rabattant vivement son voile. Où courez-vous ainsi, impétueux jeune homme ?

Sa voix était si douce et son regard si bon que le prince se sentit en confiance.

— Je crains pour ma vie, répondit-il. Car j'ai ouï qu'ici l'on voulait me manger.

À ces mots, une profonde tristesse assombrit le front de la dame.

— Hélas, soupira-t-elle, pour mon plus grand malheur, j'ai épousé un ogre et donné le jour à une ogresse...

Au même instant, des cris éclatèrent autour d'eux, où dominait la voix ogresque de Zobéide :

— Trouvez ce maudit cavalier et amenez-le-moi sans tarder, ou il vous en coûtera la vie !

Aussitôt, le jardin fut envahi d'esclaves.

— C'est moi qu'ils cherchent, gémit Habib, et je ne puis leur échapper. Regardez, bonne dame : il en vient de tous côtés !

Il se préparait à mourir sous le couteau du boucher lorsque la vieille femme, levant les yeux au ciel, clama haut et fort :

— Par les djinns qui peuplent la nuée, que cet homme soit changé en singe !

Ce qui fut fait à l'instant, car, voyez-vous, elle était un peu fée.

— Va et sauve-toi, dit-elle à Habib. Mieux vaut être un singe vivant qu'un prince mort.

Avec les cris discordants propres à sa race, l'animal bondit dans un arbre et s'en fut, sans être inquiété par ses poursuivants.

Sautant de branche en branche, il gagna la ville voisine.

Or, cette ville était située au bord de la mer. Sur le port, un

vaisseau chargé de marchandises s'apprêtait à larguer les amarres. Plus vif que l'éclair, le singe s'y glissa, à l'insu des marins qui vaquaient sur le pont.

Il demeura deux jours caché dans une soute, après quoi, tenaillé par la faim, il se rendit aux cuisines dans l'espoir d'y dérober quelque nourriture. Le cuisinier, l'apercevant, alerta l'équipage qui le prit aussitôt en chasse. Le malheureux Habib ne dut son salut qu'à un cordage auquel il s'agrippa pour monter au sommet du grand mât. De là-haut, il défia ses ennemis, bien moins agiles que lui.

— Je suis le fils du sultan de Damas ! leur cria-t-il. Craignez le courroux de mon père si vous me faites le moindre mal !

Mais comme, en lui ôtant figure humaine, l'enchantement l'avait également privé de la parole, il ne récolta que rires et moqueries.

Alerté par le bruit, le capitaine survint. Par bonheur, c'était un brave homme. Voyant son équipage persécuter un singe, il le prit sous sa protection. Si bien que, durant le reste de la traversée, le prince ensorcelé demeura dans la cabine de son nouveau maître, qu'il s'efforça de divertir en échange de caresses et de friandises.

Au bout de plusieurs mois de voyage, le navire mouilla l'ancre aux abords d'une île où régnait un puissant calife. Ce dernier fit aussitôt mander le capitaine.

— Mon scribe vient de mourir, lui expliqua-t-il. J'en suis fort affligé, car il possédait une qualité rare : une belle écriture, grâce à laquelle il rédigeait diligemment ce que je lui dictais. J'ai cherché en vain dans tout mon royaume un homme capable de le remplacer. Aurais-tu à ton bord quelqu'un de cette sorte ?

— J'en doute, Votre Grandeur, répondit le capitaine. Mes hommes d'équipage sont des gens simples, et non des érudits. Cependant, pour vous plaire, je consens à ce qu'ils tentent leur chance, et si l'un d'eux vous donne satisfaction, il est à vous.

Ainsi fut fait. Mais du quartier-maître au dernier des mousses, nul ne possédait le talent requis.

— Hélas, se désolait le calife, faudra-t-il qu'à jamais, la place de scribe demeure vacante ?

C'est alors que le singe, perché sur l'épaule de son protecteur, réclama par signes qu'on lui donnât la plume. Sa demande, tout d'abord, fit rire le calife.

— Voyez cet animal, disait-il, qui se pique de vouloir en remontrer aux humains !

Mais à la longue, dans le seul but de confondre l'impudent et de se

divertir de sa maladresse, il finit par accéder à sa requête.

Or Habib, ayant reçu une éducation brillante à la Cour de son père, était versé dans les arts et les lettres. La calligraphie n'avait aucun secret pour lui. Quelle ne fut pas la surprise des spectateurs lorsque, sous leurs yeux incrédules, il traça de mémoire un verset du Coran, et ce dans une écriture mille fois plus parfaite que celle du défunt scribe !

— Vendez-moi cette bête admirable ! s'exclama le calife, et je vous paierai son poids en diamants.

Bien qu'il lui en coûtât de se séparer du singe, auquel il s'était attaché, le capitaine accepta. Et repartit plus riche qu'il n'était venu.

Demeuré seul, le calife appela sa fille afin qu'elle vînt admirer son acquisition. La princesse accourut sans prendre soin de se voiler.

— Ma chère Saskya, je veux vous faire voir notre nouveau scribe, lui dit-il en souriant. Et m'est avis qu'il vous surprendra fort !

— Je ne puis me présenter devant un homme à visage découvert ! se défendit la princesse.

— Sachez, mon enfant, qu'il ne s'agit pas d'un homme, mais d'un singe.

Et d'exhiber le prodige dont il était maintenant l'heureux propriétaire.

À peine Habib eut-il aperçu la princesse que, tout singe qu'il était, il en tomba follement amoureux. Aussi, quelle ne fut pas sa joie lorsque Saskya, joignant les mains, implora son père de le lui confier, l'assurant qu'elle veillerait sur lui comme sur son propre enfant.

Le roi, qui ne pouvait rien refuser à sa fille, acquiesça, à condition qu'elle s'engageât à ne pas le laisser s'échapper.

— Je l'attacherai à ma ceinture par une chaîne d'or, promit-elle, et partout où j'irai, il ira.

Dès lors, Habib accompagna Saskya dans tous ses déplacements, partageant ses repas, ses amusements, sa toilette et même son sommeil. Elle n'eut bientôt plus d'autre confident, délaissant, pour lui, ses habituelles compagnes de jeu. C'était merveille de la voir, à toute heure du jour ou de la nuit, cajoler le singe captif, rire de ses mimiques, le gaver de mets délicats et lui manifester sa tendresse de mille manières. Dans ces conditions, l'on s'en doute, l'amour du prince ne fit que croître et embellir au fil des jours.

Leur félicité semblait devoir durer éternellement lorsqu'un matin, un émissaire de l'État voisin se présenta devant le calife.

— Le sultan de Damas m'envoie vous demander la main de votre fille pour son fils cadet, le prince Mamoullian.

Et de préciser que, l'héritier du trône ayant disparu lors d'une partie de chasse, ce prince serait un jour appelé à régner, ce qui ferait de Saskya la future sultane.

Le calife donna son consentement et un luxueux vaisseau fut affrété pour le transport de la princesse. Celle-ci, bien entendu, voulut emmener le singe, faveur que son père lui accorda volontiers. Durant la traversée, Habib, en proie à des sentiments contraires, passait sans cesse de l'abattement à l'euphorie, car si l'idée de retrouver sa famille le comblait, celle de voir son jeune frère épouser Saskya le plongeait, en revanche, dans un abîme de jalousie.

La princesse, mettant ce comportement étrange sur le compte du mal de mer, ne lui en tint pas rigueur et redoubla de caresses. De sorte qu'en abordant les rives damasquines, où une foule nombreuse était venue acclamer la fiancée royale, le malheureux singe ne savait s'il devait se réjouir ou pleurer.

Il fit bien pire : lorsque Mamoullian voulut embrasser sa promise, il le mordit cruellement. La fureur du prince fut telle qu'il ordonna son exécution immédiate, en dépit des larmes et des supplications de Saskya.

L'on fut chercher le bourreau, mais comme ce dernier levait son cimeterre pour trancher la tête de l'animal, la princesse, échappant aux esclaves qui l'accompagnaient, s'interposa :

— Si vous le tuez, prince, tuez-moi aussi !

Mamoullian était fier et ombrageux. Qu'on osât lui préférer un singe porta sa rage à son comble.

— Qu'il en soit ainsi ! ordonna-t-il.

Sous les protestations de la foule, que cette scène touchante avait emplie de pitié, le bourreau leva de nouveau sa lame. La princesse éplorée, serrant son singe contre son cœur, s'apprêtait à passer de vie à trépas, lorsque, ô prodige, Habib reprit sa forme première – car « nul sortilège, dit le Livre des Sages, ne résiste au pouvoir d'un amour sincère ». La surprise du bourreau fut telle que sa lame retomba, impuissante. Et sous les acclamations du peuple en délire, les deux amants s'étreignirent follement.

Tandis que le cruel Mamoullian se jetait aux genoux de son frère aîné en implorant son pardon, le sultan apparut, dans toute sa splendeur. On devine sans peine avec quels transports il accueillit son fils retrouvé ! Habib et Saskya furent mariés sur l'heure, et les scribes

consignèrent leur histoire dans les annales du palais, afin qu'elles servent d'exemple aux générations à venir.





II

L'ENCOMBRANT CADAVRE

IL Y AVAIT AUTREFOIS à Casgar, capitale de la Grande-Tartane, un honnête tailleur du nom de Suliman. Un jour qu'il cousait dans sa boutique, un petit bossu vint à passer, jouant du tambourin et chantant d'une voix agréable. Après avoir pris plaisir à l'entendre, Suliman se dit qu'un peu de musique divertirait sa femme.

— Holà, l'homme, cria-t-il, viens donc souper chez moi, tu me paieras en chansons !

Le bossu accepta volontiers et, le soir tombant, ils se rendirent tous deux au domicile du tailleur. Un délicieux fumet les y attendait.

— Ma femme a préparé du poisson au safran, se réjouit Suliman, c'est mon plat préféré.

— C'est le mien également, approuva le bossu.

Ils se mirent à table avec grand appétit. Hélas, le bossu mangea si gloutonnement qu'une arête se planta dans sa gorge et qu'il mourut sur l'heure.

On imagine sans peine l'effroi de ses hôtes.

— Si l'on découvre ce cadavre chez nous, nous serons accusés de crime, disait la femme.

— Et l'on nous tranchera le cou, ajoutait le mari.

Ils se lamentaient en chœur sur cet injuste sort quand le tailleur eut une idée.

— Amenons-le chez le médecin de la médina. Il nous dira, lui, ce qu'il faut en faire.

Et les voilà partis, portant le petit bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête.

Le logement du médecin se trouvait en haut d'une butte où l'on accédait par un escalier de pierre.

— Posons le mort en haut des marches et sauvons-nous, suggéra la femme. Cela nous évitera d'embarrassantes questions !

Le conseil étant sage, ils s'y conformèrent et rentrèrent chez eux

soulagés d'un grand poids.

Or, peu de temps après, le médecin sortit. Dans le noir, il ne vit pas le corps qui lui barrait le chemin et buta dessus avec tant de rudesse qu'il l'envoya rouler jusqu'au bas de l'escalier. Effrayé de son geste, il se porta aussitôt au secours de la victime et, constatant qu'elle ne respirait plus, se mit à gémir :

— Misérable que je suis ! Cet infortuné malade s'était sans doute traîné jusqu'à ma porte et, au lieu de lui venir en aide, je l'ai achevé. Si cela vient aux oreilles du sultan, on va m'arrêter et me mettre en prison.

Par précaution, il porta le corps dans la chambre de sa femme qui, à cette vue, faillit s'évanouir.

— Nous ne pouvons garder ce cadavre ici, s'écria-t-elle. Il faut nous en débarrasser au plus vite !

C'était plus facile à dire qu'à faire. Cependant, après avoir mûrement réfléchi, le médecin s'exclama :

— J'ai trouvé : nous allons le monter sur la terrasse, et de là, nous le jetterons dans la cheminée de notre voisin, le marchand d'huile.

Ayant procédé de la sorte, ils s'en allèrent, fort soulagés.

Cette nuit-là, le marchand, qui s'était attardé au débit de boisson, s'en revint légèrement éméché. En apercevant, à la faveur du clair de lune, une silhouette debout dans son foyer – car le médecin et sa femme, ayant passé une corde sous les aisselles du bossu, avaient pris soin de le laisser glisser bien doucement jusqu'au sol –, il crut avoir affaire à un bandit. Se saisissant d'un gros bâton, il se rua sur lui et le roua de coups.

— Ah, maudit ! criait-il. Je te surprends à voler mon huile ! Prends ça, et ça, et encore ça ! Puisse cette correction t'ôter à tout jamais l'envie d'y revenir !

Cependant, le cadavre étant tombé face contre terre, la main du marchand se fit plus légère.

— Relève-toi, dit-il, et disparaïs de ma vue avant que je te fracasse le crâne !

Comme le bossu n'obéissait pas, le marchand, étonné, y regarda de plus près. En constatant sa mort, il versa des larmes amères.

— Qu'ai-je fait ? geignait-il. J'ai tué un homme... Plût au ciel que je fusse rentré plus tard, et que je n'eusse point surpris ce voleur ! Je serais pauvre, à l'heure qu'il est, mais non point meurtrier ! Que vais-je devenir si l'on apprend mon crime ?

Après avoir longuement tergiversé, il se résolut à sortir le cadavre de sa boutique pour l'aller perdre un peu plus loin. Par chance, la rue était déserte. Chargeant le bossu sur son dos, le marchand courut jusqu'à la mosquée, appuya son fardeau contre le mur du lieu saint de sorte que, dans le noir, on le prit pour un mendiant, et rentra se coucher.

Chaque matin, Ali, le porteur d'eau, qui était très pieux, se rendait à la mosquée avant d'aller au puits. Aux premières lueurs de l'aube, donc, il fit comme d'habitude. En se penchant pour ôter ses babouches, il frôla le cadavre qu'il n'avait pas remarqué, et ce dernier lui tomba sur le dos. Persuadé d'être attaqué, Ali se défendit en poussant de tels cris que la garde accourut.

L'on sépara les combattants... avant de constater que l'un d'eux était mort.

— Par la barbe du Prophète, dit le lieutenant de police à ses sbires, mettez ce criminel sous les verrous jusqu'à ce que le sultan décide de son sort !

Or, comble de malchance, le bossu était le bouffon de la cour. En apprenant l'affaire, le sultan entra dans une grande colère.

— Que l'on décapite immédiatement ce porteur d'eau ! décréta-t-il.

Ali eut beau plaider la légitime défense et assurer que, pour succomber à quelques malheureux coups de poing, il fallait que le bossu fût déjà bien malade, rien n'y fit. Un échafaud fut dressé sur l'heure en place publique, où l'on traîna le condamné en pleurs. Mais, comme le bourreau aiguisait son tranchoir, une voix s'éleva dans la foule :

— Attendez ! Attendez ! Vous allez punir un innocent !

C'était le marchand d'huile qui, saisi de remords, s'alla jeter aux pieds du sultan pour lui conter la vérité – ou, du moins, ce qu'il croyait telle.

— Fort bien, dit le sultan après l'avoir écouté avec attention. Voici ma sentence : que le porteur d'eau aille en paix et que le marchand périsse à sa place.

Mais à peine ce dernier avait-il posé sa tête sur le billot qu'un grand cri retentit :

— Suspendez l'exécution, car c'est moi, et moi seul, le coupable !

Et le médecin de s'avancer, le front bas, en donnant tous les signes d'une profonde affliction.

Dès qu'il eut narré sa propre version de l'événement, le sultan dit à

son bourreau :

— Saisis-toi de lui, libère le marchand, et que justice soit faite !

Le bourreau s'apprêtait, pour la troisième fois, à accomplir son œuvre quand, de nouveau, il fut interrompu.

— Ne tuez pas cet homme, il n'a rien fait !

Et, à son tour, Suliman se prosterna devant le sultan.

— Tu avoues ton forfait, malandrin ? soupira celui-ci – qui commençait à trouver la farce un peu saumâtre.

— Non point, Votre Grâce, je le jure sur l'Alcoran !

— Alors, qui a occis mon bouffon ?

— La fatalité, Sire.

Ainsi, toute la lumière fut faite sur cette histoire dont les curieuses péripéties se contentent encore aujourd'hui en Grande-Tartarie, et même jusqu'aux confins de l'Orient, colportées par les voyageurs. Quant au sultan, ne pouvant venger le bossu, il lui offrit de somptueuses funérailles, car rares sont les bouffons qui restent divertissants jusque dans leur manière de mourir !



III

L'ASTUCIEUX

PETIT CHAMELIER

LORSQUE SAMOUSSA, le chamelier, sentit venir la mort, il appela son fils Kitir à son chevet.

— Te voilà seul au monde et sans le sou, mon pauvre enfant. Vois, ma maison tombe en ruine et j'ai dû vendre mon cheptel pour survivre. Je ne te laisse en héritage qu'un vieux chameau, tout juste bon à agrémenter la [chorba](#) [1]. Aussi, suis mon conseil : ne reste pas ici, la misère y est trop grande. Va chercher fortune dans les pays lointains où la vie est moins dure et le ciel plus clément.

En fils respectueux, Kitir, qui avait quatorze ans et n'était pas plus haut qu'un narghileh, fit ce qu'avait dit son père. Après que ce dernier eut été mis en terre, il grimpa sur son vieux chameau et se joignit à une caravane qui traversait le désert en direction du nord.

Après plusieurs jours d'une marche harassante sous un soleil ardent, les voyageurs parvinrent dans une oasis où ils dressèrent leur campement. Tandis que tous se pressaient autour du puits pour s'y désaltérer, Kitir aperçut un homme à barbe blanche, assis sous un palmier, qui les regardait avec envie.

— Vous avez soif, grand-père ? lui demanda-t-il.

— Ma bouche est aussi sèche que le sable des collines, répondit le vieillard.

— Donnez-moi votre cruche que j'aie la remplir.

Le vieillard hocha tristement la tête.

— Hélas, elle est percée et je n'en ai point d'autre.

Devant tant de misère, le cœur de Kitir s'emplit de pitié.

— Voulez-vous partager la mienne ? proposa-t-il.

Et, sans attendre un quelconque acquiescement, il approcha sa cruche des lèvres du pauvre homme et le fit boire.

Or, ce dernier était un magicien qui avait pris cette apparence pour le tester.

— Ta générosité vient de te sauver, ainsi que tes compagnons de route, dit-il au jeune garçon. Écoute bien ceci : demain, la caravane atteindra une ville appelée Kolkhara, ce qui, en langage berbère, signifie « Cité de la peur ». Il vous faudra la traverser pour poursuivre votre route. Or elle est gardée par un géant à deux têtes, dont l'une regarde à gauche et l'autre regarde à droite afin que rien n'échappe à sa vigilance. Ce géant dévore tous ceux qui passent à sa portée, ainsi qu'en témoignent les milliers de squelettes jonchant le sol autour de lui.

En entendant ces mots, Kitir se mit à trembler.

— N'y a-t-il aucun moyen de détourner son attention ? s'enquit-il.

— Un seul : lui poser une devinette à laquelle il ne puisse répondre.

— Hélas, je n'en connais pas, soupira le jeune garçon.

Le vieillard fouilla dans ses hardes et en sortit une amande sèche.

— Qu'y a-t-il dans cette coquille ? demanda-t-il.

— Un fruit, répondit Kitir.

— Non, dit le vieillard, car depuis longtemps, les vers l'ont mangé.

— Des vers, alors ?

— Non, car faute de nourriture, ils sont morts et réduits en poussière.

— De la poussière, alors ?

— Non, car le temps l'a fait disparaître.

Kitir se gratta le front avec perplexité.

— Dans ce cas, il n'y a rien.

— Tu te trompes : « rien » n'existe pas.

Le jeune garçon, qui n'avait plus d'idée, donna sa langue au chat.

— La réponse est : l'obscurité, dit le vieillard.

Et, lui ayant donné l'amande, il disparut.

Le lendemain, la caravane, parvenue aux portes de Kolkhara, fut arrêtée par le géant à deux têtes. L'on imagine sans peine la terreur des caravaniers à la vue du monstre et des milliers de squelettes qui jonchaient le sol autour de lui ! Croyant leur dernière heure venue, ils priaient Allah de les accueillir en son paradis quand Kitir s'avança en brandissant l'amande.

— Qu'y a-t-il dans cette coquille ? demanda-t-il au géant.

Ce dernier, qui s'apprêtait à dévorer ses premières victimes, les relâcha aussitôt.

— Un fruit, répondit-il.

— Non, dit Kitir, car depuis longtemps, les vers l'ont mangé.

— Des vers, alors ?

Kitir secoua la tête.

— Non, car faute de nourriture, ils sont morts et réduits en poussière.

— De la poussière, alors ?

— Non, car le temps l'a fait disparaître.

Le géant gratta ses fronts avec perplexité.

— Dans ce cas, il n'y a rien.

— Tu te trompes : « rien » n'existe pas.

Le géant réfléchit, puis un large sourire éclaira ses visages, montrant des dents pointues plus longues que le doigt et toutes rouges de sang.

— J'ai trouvé, s'écria-t-il. C'est l'obscurité !

« Ce monstre est plus malin que je ne le pensais, se dit l'astucieux Kitir en lui-même. Mais à malin, malin et demi ! »

— Ta réponse n'est pas la bonne, déclara-t-il.

— Elle l'est, protesta le géant.

— Nous allons vérifier !

Et il cassa l'amande.

— Où est l'obscurité ? interrogea-t-il.

— Je l'ai vue s'enfuir lorsque la lumière a pénétré dans la coquille, répondit le géant.

— Alors, trouve-la !

Le géant se mit à courir à droite et à gauche, à la recherche de l'obscurité perdue.

— Elle s'est réfugiée là, assura-t-il soudain, en avisant un petit trou dans le sol. Je l'aperçois, tapie au fond !

— Si tu veux que je te croie, attrape-la et montre-la-moi ! dit Kitir.

Aussitôt, le géant se mit à rétrécir, rétrécir, jusqu'à atteindre la taille d'une souris. Puis il sauta dans le trou, que le jeune garçon s'empessa de boucher à l'aide d'une grosse pierre, l'emprisonnant

ainsi dans les entrailles de la terre.

Dès lors, la Cité de la peur, libérée de son oppresseur, fit la fête aux caravaniers. L'on porta Kitir en triomphe, et le roi de cette ville, n'ayant pas d'enfant, l'adopta. Quelques années plus tard, le fils du chamelier lui succéda sur le trône et s'avéra un souverain si sage que, sous son règne, Kolkhara changea de nom pour devenir Aboukhara. Ce qui, en langage berbère, signifie « Cité du bonheur ».





IV

LES TROIS POMMES

JADIS VIVAIT dans la ville de Bagdad un prince, marié à une superbe femme dont il était vivement épris. Or celle-ci, outre sa beauté – et peut-être bien à cause d'elle –, était d'un tempérament capricieux. Un matin, elle déclara à son mari :

— J'ai envie de manger des pommes.

— Hélas, répondit le prince, même avec la meilleure volonté du monde, je ne puis vous offrir ce que vous demandez, car ce n'est point l'époque.

— Si vous m'aimez, vous m'en procurerez, rétorqua la princesse.

— Mon affection, si grande soit-elle, ne peut modifier les lois de la nature, reprit le prince. Quand bien même je remuerais ciel et terre, je n'influerais pas sur le cours des saisons. Il vous faudra attendre, ô mon épouse chérie, que les pommiers fleurissent, puis qu'ils perdent leurs fleurs, puis que naissent les fruits, et enfin qu'ils mûrissent.

À ces mots, la princesse entra dans une violente colère.

— Fort bien, s'écria-t-elle, puisque vous refusez de satisfaire mon désir, ma chambre désormais vous sera fermée ! Allah m'en soit témoin : tant que je n'aurai pas mes pommes, vous ne partagerez plus ma couche.

Et devant la mine déconfite de son époux, elle conclut, avec un sourire narquois :

— Pour retrouver l'ardeur de mes baisers, il vous faudra attendre que les pommiers fleurissent, puis qu'ils perdent leurs fleurs, puis que naissent les fruits, et enfin qu'ils mûrissent.

Sur ces paroles, elle lui tourna le dos.

On devine sans mal l'embarras du prince. Sachant que ni pleurs ni supplications n'infléchiraient la décision de la princesse, et redoutant, par ailleurs, les longs mois à se languir d'elle, il n'eut d'autre choix que de rassembler ses gens.

— Partez aux quatre coins du pays, leur dit-il, et ramenez-moi des pommes au plus vite.

On lui opposa les mêmes arguments que ceux dont, un instant auparavant, il s'était servi. Mais il les réfuta avec entêtement et promit un sac d'or à qui reviendrait vainqueur de la quête.

Cent domestiques sillonnèrent donc la région, à la recherche de l'impossible provende. Quatre-vingt-dix-neuf d'entre eux revinrent bredouilles, mais le centième, plus futé que ses compagnons, au lieu de courir vergers et jardins, s'en fut trouver un magicien. Si bien qu'à l'aube du huitième jour, il ramena trois belles pommes d'espèces différentes : une rouge, une verte et une jaune.

Le prince, fou de joie, courut les porter à sa femme qui, à cette heure, était au bain. Mais elle ne les regarda pas, car l'envie lui en était passée.

— Posez-les sur cette table, dit-elle à son mari, j'y goûterai plus tard.

Le lendemain, le prince se rendait au port où il avait quelque affaire à régler, lorsqu'il vit passer un marin nubien, croquant une pomme jaune. Intrigué, il l'appela :

— D'où tiens-tu ce fruit, étranger ?

Le marin, qui était fort bel homme et de puissante stature, sourit de toutes ses dents.

— C'est un présent de ma bien-aimée, seigneur.

En entendant cela, le prince eut le cœur empli d'inquiétude. Il courut chez lui dans un état d'extrême agitation et, n'apercevant que deux pommes dans le plat, s'écria :

— Femme, où est passée la pomme jaune ?

— Je l'ignore, répondit la princesse avec indifférence.

— Vous ne l'avez pas mangée ?

— Non, je n'ai plus goût aux pommes, je leur préfère les figes.

Ces paroles confirmèrent les soupçons du prince. Ivre de jalousie, il répudia sa femme, lui confisqua ses biens et la chassa sur l'heure.

Or, ils avaient une fille qui allait sur ses quatre ans. Tandis que ses parents se querellaient, elle jouait dans le jardin. Quand le prince, fort marri, vint lui apprendre la disgrâce maternelle, il la trouva en pleurs.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? interrogea-t-il.

— Ma nourrice m'a grondée.

— Et pour quelle raison ?

— Je ne puis vous le dire, car c'est un secret.

Le prince s'en alla trouver la nourrice.

— Pourquoi as-tu grondé ma fille ?

— Parce qu'elle est ingrate, et que l'ingratitude est l'une des sept plaies d'Allah.

— Qu'a-t-elle donc fait de si grave ?

— J'ai volé pour lui plaire, et au lieu d'éprouver de la reconnaissance, elle a méprisé mon larcin.

— Et qu'as-tu volé ?

— Je n'ose vous l'avouer, seigneur, car si ma maîtresse, votre épouse, venait à l'apprendre, elle me ferait battre.

Le prince étouffa un profond soupir.

— Parle sans crainte, nourrice : j'ai répudié l'infidèle.

Rassurée, la nourrice avoua que, le matin même, elle avait dérobé la pomme jaune pour en faire don à la petite princesse qui en avait grande envie.

— Mais sitôt qu'elle eut obtenu l'objet de ses désirs, elle le donna à un esclave, conclut la nourrice. Voilà la cause de mon courroux.

Le prince, troublé par cet aveu, convoqua l'esclave en question. C'était un jeune garçon qui, lui aussi, semblait fort en peine.

— Où est la pomme que t'a donnée ma fille ? interrogea le prince.

— Hélas, mon maître, je ne l'ai plus.

— Qu'est-elle devenue ?

— Un marin me l'a prise.

Et d'expliquer que, chargé d'aller quérir des denrées au marché, il avait croisé un colosse nubien en cours de route. Que ce dernier, voyant sa pomme, la lui avait demandée. Et que, sur son refus, il la lui avait arrachée de force.

— Mais alors, s'écria le prince, ce Nubien ne m'a pas dit la vérité ! Et moi, aveugle que j'étais, j'ai accusé ma femme sur la foi d'un mensonge !

Comprenant son erreur, il voulut se jeter aux pieds de la princesse afin d'implorer son pardon. Mais il eut beau l'appeler et la chercher dans toute la ville, il ne la trouva point. Et savez-vous pourquoi ?

Parce qu'elle voguait vers la Nubie, en compagnie de son amant.

Après sa répudiation, tandis qu'elle errait en larmes sur le port, elle avait, par le plus grand des hasards, rencontré le marin nubien. Celui-ci, sensible à sa beauté autant qu'à sa douleur, s'était empressé

de la consoler, puis l'ayant invitée à son bord, lui avait fait une cour pressante. Au coucher du soleil, elle se donnait à lui.

Ainsi, sous l'emprise de la jalousie, le prince forgea-t-il son propre déshonneur.





V

HISTOIRE D'UNE TARTE AU MIEL ET À L'EAU DE ROSE

IL Y AVAIT AUTREFOIS, en Égypte, un vizir de grande renommée, dont la femme mit au monde des jumeaux. Ces garçons beaux, aimables, de santé robuste et de frappante ressemblance, furent prénommés Amir et Samir. Comme c'est souvent le cas chez les enfants conçus le même jour, ils étaient liés par un tendre attachement, si bien qu'on ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Leur père leur donna de bons professeurs qui leur enseignèrent l'art, les lettres, les sciences, et tout particulièrement l'astrologie, afin que la course des étoiles n'eût aucun secret pour eux. Bref, on en fit de parfaits érudits ainsi que des gens de bonne compagnie.

Lorsqu'ils eurent vingt ans, leur père mourut. Le calife alors les convoqua.

— Nous venons, leur dit-il, de perdre un excellent vizir qu'il sera malaisé de remplacer, car il était à la fois brave et avisé. Rares sont les personnes pourvues de telles qualités, mais vous, chair de sa chair, en avez hérité. Vous lui succéderez donc. Comme vous êtes inséparables, vous vous partagerez sa charge à égalité, de sorte que ce pays n'aura plus un vizir, mais deux. J'escompte que vous saurez vous montrer dignes de votre prédécesseur.

Le calife ne s'était pas trompé. Amir et Samir, malgré leur jeune âge, gèrent fort sagement les intérêts de l'État. L'Égypte connut, sous leur règne, une ère de prospérité et de paix.

Un soir qu'ils s'entretenaient des affaires courantes, Amir dit à son frère :

— Il faudrait que nous songions à nous marier, afin d'assurer notre descendance.

— J'ai une suggestion à faire, à ce propos, répondit Samir : si nous épousions deux sœurs, nos liens fraternels en seraient renforcés.

— Excellente idée, approuva Amir. Je reconnais bien là les marques de votre affection et j'y adhère de tout cœur. Ces noces pourraient avoir lieu le même jour, qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que cela me sied, et que j'irais encore plus loin : supposons que nos femmes soient fécondées durant leur nuit de noces, et qu'elles accouchent ensemble, la mienne d'un fils et la vôtre d'une fille. Nous pourrions, par la suite, les unir.

— Ah ça, quel projet admirable ! applaudit Amir. Ce mariage couronnera notre entente mutuelle. Mais cependant, une question me tracasse, ajouta-t-il après un instant de réflexion. Au cas où les choses se passeraient comme nous venons de le supposer, exigeriez-vous que ma fille apportât une dot à votre fils ?

— Certes, puisque c'est la coutume.

— Et à combien s'élèverait-elle, je vous prie ?

— Trois mille sequins, trois terres cultivables et trois esclaves mâles. Ce chiffre vous convient-il ?

— Point du tout, je le trouve excessif. Ne tenteriez-vous pas, par ce biais, de vous enrichir à mes dépens ? Cette attitude est pour le moins surprenante, vis-à-vis d'un parent que l'on prétend aimer !

Bien que ceci fût dit sur le mode de la plaisanterie, Samir en prit ombrage.

— Que voilà donc un déplaisant discours ! s'écria-t-il. Mon fils vous fait l'honneur d'épouser votre fille, et vous marchandez le montant de la dot ? Ignorez-vous que nombre de notables donneraient cent fois plus pour allier leur souche à la mienne !

— J'en ai autant à votre service : les prétendants affluent autour de ma fille, et il n'en est pas un qui aspire à autre chose qu'au bonheur de la posséder ! Point n'est besoin de dot quand on a à offrir haute lignée et beau visage !

Le ton montait, et c'était pitié de voir ces deux jeunes gens, jusqu'à en parfait accord, se quereller pour des événements qui n'auraient peut-être jamais lieu.

Chacun se retira de fort méchante humeur, si bien que, dans la nuit, Samir, qui avait du bon sens, prit une sage décision.

— Je ne puis souffrir que l'être qui m'est le plus proche me traite de cette façon, se dit-il. Mieux vaut nous séparer avant que nos rapports se dégradent à jamais.

Lors, il sella son cheval, se munit du nécessaire, et dit à ses esclaves qu'il partait quelque temps en voyage.

Ayant quitté Le Caire, il traversa le désert en direction de l'Arabie. Hélas, après trois jours de marche dans les sables brûlants, sa monture expira, de sorte qu'il dut continuer la route à pied.

Bientôt, l'eau vint à lui manquer. Tenaillé par la soif, accablé par un soleil de plomb, il croyait sa dernière heure venue lorsqu'une caravane de drapiers qui descendait vers Bassora, afin d'embarquer sur des navires marchands en partance vers le golfe Persique, le recueillit. On le fit boire, on calma ses fièvres et, pour quelques sequins, on lui loua un chameau.

Cela le sauva.

Parvenu à destination, il rôdait sur le port en quête d'un logement lorsqu'il croisa un palanquin entouré d'une suite nombreuse. Ce devait être celui d'un important personnage car, sur son passage, la foule se prosternait face contre terre. Respectueux des traditions locales, Samir en fit autant, jusqu'à ce qu'un esclave vînt le relever.

— Étranger, lui dit-il, mon maître, le grand vizir, a jeté avec bienveillance les yeux sur vous. Vos habits poussiéreux lui ayant révélé votre état de voyageur, il souhaiterait savoir qui vous êtes et d'où vous venez.

— Je satisferai sa curiosité s'il daigne m'admettre à sa table, répondit Samir.

L'esclave s'en fut porter la requête au grand vizir et revint nanti d'une invitation à souper. Avant de s'y rendre, Samir s'arrêta dans un caravansérail où, par respect pour son hôte, il se lava et changea de tenue.

Ce dernier était un vénérable vieillard, réputé pour sa bonté et son sens de la justice. Il fut ému par le récit de Samir autant que par sa bonne mine, loua sa prudence, bref lui fit tant de compliments qu'à la fin du repas ils étaient les meilleurs amis du monde.

Le temps n'affaiblit pas cette amitié, bien au contraire, aussi, un jour, le grand vizir dit-il à Samir :

— Mon fils (car c'était ainsi qu'il l'appelait), je suis, comme vous le voyez, dans un âge avancé. Les affaires de l'État pèsent sur mes épaules. Le ciel m'a donné une fille unique qui est aussi belle que vous êtes bien fait, et se trouve à présent en âge d'être mariée. De puissants seigneurs me l'ont déjà demandée, mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Je m'en félicite aujourd'hui, car, d'entre tous les hommes, vous êtes le plus digne de la posséder. Si, donc, vous consentez à devenir mon gendre, je vous présenterai au sultan et, la charge qui m'échoit étant héréditaire, vous me succéderez.

Samir, l'on s'en doute, s'empressa d'accepter, d'autant qu'ayant déjà, par le passé, rempli des fonctions semblables, il se savait apte à les exercer. La fille du grand vizir, par ailleurs, ne lui était pas indifférente. Depuis longtemps, il la désirait en secret. Il était donc

doublément redevable au généreux vieillard. Se jetant à ses pieds, il le remercia avec effusion et jura de lui vouer une reconnaissance éternelle.

Le mariage eut lieu la semaine suivante, avec toute la magnificence requise. Mais le plus étrange, c'est que le même jour, au Caire, Amir, que le départ de son frère avait laissé inconsolable, convolait lui aussi. De sorte qu'à leur insu, tous deux accomplirent ce qu'ils avaient imaginé, et qui était la cause de leur rupture.

Neuf mois plus tard, par une étrange fantaisie du hasard, l'épouse d'Amir mettait au monde une fille tandis que celle de Samir donnait le jour à un fils. Ce dernier fut nommé Hassan.

Les années passèrent. Hassan grandit en âge et en savoir car, à l'imitation de son propre père, Samir avait tout mis en œuvre pour qu'il devînt un prince accompli. Et comme, outre son intelligence, il était d'une beauté peu commune, il jouissait de l'admiration générale.

Lorsqu' il atteignit sa dix-huitième année, le sultan, charmé par toutes ses perfections, le prit à son service. Hélas, ce bonheur fut de courte durée car, peu de temps après, Samir, victime d'un accident de chasse, rendait l'âme dans les bras de son fils.

Le chagrin d'Hassan fut tel qu'il s'enferma chez lui, sans boire, manger, ni voir personne. Au lieu de durer un mois comme le veut la tradition, son deuil en dura six. Sa place à la Cour demeurant vacante, le sultan qui, dans un premier temps, avait compati à sa douleur, l'envoya quérir à plusieurs reprises, mais sans résultat : Hassan refusait de recevoir ses émissaires. Cette attitude finit par lasser le sultan qui, la considérant comme insultante, résolut de se venger. Il ordonna à sa garde de se saisir de l'impudent et de confisquer tous ses biens.

Par chance un jeune esclave, ayant eu vent de ces dispositions, s'empressa d'alerter Hassan.

— Sauvez-vous, seigneur, car les officiers de justice sont déjà en route pour vous arrêter !

Hassan, que rien n'avait préparé à une telle épreuve, demeura perplexe.

— M'arrêter ? Mais pourquoi ? De quoi m'accuse-t-on ?

— D'avoir indisposé un tout-puissant monarque, qui a droit de vie et de mort sur ses sujets.

— Est-ce donc un crime de pleurer son père ?

— Oui, si tel est le bon vouloir du sultan.

— Ai-je au moins le temps de préparer mes bagages ?

— Non, seigneur, partez à la minute !

Hassan se leva donc du sofa où il était allongé, chaussa ses babouches et, n'emportant avec lui que le carnet qu'il lisait au moment de l'alerte et dans lequel Samir avait consigné les faits marquants de sa vie, s'enfuit comme un voleur.

« Comment échapper au danger qui me menace ? » se demandait-il tout en longeant les murs à la manière des pèlerins, pour tromper la vigilance de l'ennemi.

Il résolut de s'embarquer sur un vaisseau en partance vers d'autres contrées – non sans avoir, pour la dernière fois, salué son père. Dans ce but, il se rendit au cimetière, et, comme le soir tombait, décida d'y passer la nuit.

Le tombeau de Samir était un bel édifice de marbre blanc, surmonté d'un dôme soutenu par des colonnades. Quand il l'aperçut, Hassan ne put retenir ses sanglots.

— Ô mon père, gémit-il en se laissant tomber sur les marches du monument funéraire, voyez dans quel désarroi me laisse votre absence ! Me voici, tel un paria, chassé de ma maison et quasiment privé de ma liberté. Qu'ai-je donc fait pour mériter une telle infamie, sinon de vous aimer plus que moi-même ?

Il en était là de ses doléances lorsqu'un toussotement s'éleva dans son dos. Se croyant rejoint par la garde royale, le jeune homme eut un mouvement de panique. Mais ce n'était qu'un vieux marchand qui lui dit :

— En venant rendre hommage à mon ami perdu, je ne m'attendais certes pas à trouver son fils. Que faites-vous ici à cette heure, mon enfant ?

— Mon père m'est apparu en rêve, mentit prudemment Hassan. Il m'a ordonné de me rendre en ce lieu pour y rencontrer quelqu'un. Êtes-vous cette personne ?

— Cela se peut, car j'ai une dette envers lui, que sa disparition m'a privé d'honorer. Maintes fois, j'ai tenté de forcer votre porte pour vous remettre l'argent dû, mais vos gens m'ont chassé, arguant que, tout à votre deuil, vous refusiez de recevoir quiconque. Je suis donc bien aise de vous avoir rencontré afin de pouvoir m'acquitter de mes obligations.

Il tendit une bourse contenant mille sequins.

— C'est le ciel qui vous envoie, le remercia Hassan. J'avais, en effet, grand besoin de cette somme.

— Qu'Allah vous aide à la faire fructifier, dit le marchand en s'inclinant.

Tandis qu'il s'éloignait, Hassan reprit sa veillée mortuaire jusqu'à ce que, vaincu par la fatigue, il s'endormît sur le sépulcre paternel.

Or, ce sommeil eut un témoin. Un génie qui, préférant le voisinage des morts à celui des vivants, avait élu domicile dans le cimetière, s'arrêta par hasard devant le mausolée. Ce qu'il y vit le transporta. Car le chagrin n'avait en rien affecté la beauté d'Hassan, et tel qu'il était, alangui sur la pierre, on eût pu le prendre pour un ange du ciel.

L'émerveillement du génie fut tel qu'il alerta une fée de ses amies :

— Avez-vous jamais, au cours de vos pérégrinations, aperçu un jeune homme plus gracieux que celui-ci ? s'enquit-il en lui montrant Hassan.

La fée admit que, en effet, c'était là un superbe spécimen de la race humaine.

— Cependant, ajouta-t-elle, j'ai rencontré, au Caire, une créature plus belle encore.

— Décrivez-la-moi, exigea le génie, car j'ai du mal à croire que cela fût possible.

— Il s'agit d'Aïcha, fille du vizir d'Égypte, repartit la fée. Imaginez un teint de lait, une chevelure plus sombre que la nuit, des yeux semblables à des étoiles. Imaginez encore des traits d'une harmonie inégalable, un corps aussi parfait que celui des statues, des mains et des pieds d'une finesse extrême. Imaginez, de plus, une voix si mélodieuse qu'elle surpasse, en séduction, le chant des sirènes. Imaginez tout cela, mon ami, et vous serez encore loin de la réalité.

— Par les versets du Coran, s'écria le génie saisi de stupeur, si une telle merveille existe sur la terre, celui qui la possède est le plus heureux des hommes !

— Hélas, c'est ici que les choses se gâtent, dit la fée. Car un destin tragique attend cette perle rare.

Intrigué, le génie voulut en savoir davantage, et, à sa requête, la fée conta ceci :

— Le calife, ayant eu vent des séductions d'Aïcha, décida un jour d'en faire son épouse. Il la demanda donc à son père, mais celui-ci refusa, sous prétexte que, jadis, son frère disparu avait souhaité l'alliance de leurs enfants. Or, il avait ouï dire, par des rumeurs en provenance d'Arabie, que ce frère, récemment décédé, avait un fils en âge de convoler. Par piété fraternelle, il avait donc fait vœu de n'avoir d'autre gendre que lui.

« Ces élucubrations ne furent pas du goût du calife, qui entra dans une violente colère.

« — Puisque tu dédaignes l'honneur que je te fais, je vais donner Aïcha au plus vil de mes sujets ! s'écria-t-il.

« Il fit venir l'un de ses palefreniers, qui était borgne, contrefait et boiteux, et ordonna que fût établi un contrat de mariage en son nom.

« — Or ce mariage doit avoir lieu demain à l'aube, continua la fée. Je quitte à l'instant la malheureuse Aïcha, qu'une telle perspective met au désespoir.

Ce récit, l'on s'en doute, indigna le génie.

— La sentence du calife insulte la nature, s'écria-t-il. Car si Aïcha est bien telle que vous me l'avez décrite, elle mérite mille fois mieux que l'époux qu'on lui destine !

— Je suis de votre avis, reconnut la fée.

Sans se concerter, tous deux regardèrent le jeune homme allongé dans le mausolée, dont leur conciliabule n'avait pas interrompu le sommeil. Et une même pensée leur vint. Ils l'enlevèrent doucement et, volant dans les airs à une vitesse inconcevable, le déposèrent, toujours endormi, devant le palais du calife.

Quelle ne fut pas la surprise d'Hassan, lorsqu'il s'éveilla quelques heures plus tard, de se retrouver dans une ville inconnue où il n'avait aucun souvenir d'être venu.

Afin d'apaiser son inquiétude, le génie lui apparut sous la forme d'un vieillard.

— Sois sans crainte, lui dit-il, car une prodigieuse destinée t'attend. Mais il faut, pour cela, que tu suives scrupuleusement mes ordres.

N'ayant d'autre choix, Hassan acquiesça.

— Va ! commanda le génie. Mêle-toi à ces gens qui entrent au palais en habits de cérémonie et marche avec eux jusqu'à la salle des noces. Un mariage y est célébré en ce moment même. Le futur époux est un méchant borgne que tu reconnaîtras sans difficulté. Mets-toi à sa droite, comme si tu étais l'un de ses proches, et distribue à la foule les sequins que tu as dans ta bourse. N'oublie ni les danseurs, ni les musiciens, ni les suivantes de la mariée, car c'est de leur bienveillance que dépendra ta bonne fortune.

— Je ferai comme vous avez dit, bon vieillard, promit Hassan.

Il tint parole, si bien que toutes les portes s'ouvrirent devant lui, car on le prenait pour un parent du marié qui, de son côté, croyait

avoir affaire à un membre de sa belle-famille. Grâce à ce subterfuge, il se retrouva donc au pied du trône où, selon la coutume, siégeait la future épousée.

Comment décrire son émoi à la vue de cette dernière ?

« Suis-je dans le séjour d'Allah ? se demandait-il. Et cette femme est-elle une créature divine ? Assurément, son charme n'est pas de ce monde. Tant de perfections rassemblées en un seul être, en vérité, cela ne se peut pas. »

Et, tout en la dévisageant, il sentait battre son cœur comme jamais encore il n'avait battu.

Or, tandis que ces remous agitaient Hassan, les notables, témoins du rituel sacré, ne pouvaient détacher leurs yeux de lui. Et chacun, en son for intérieur, regrettait qu'il ne fût pas à la place du vilain borgne. Car la pâleur de la fiancée ne témoignait que trop de sa répulsion, et tous la prenaient en pitié, comme s'ils eussent assisté à l'hymen de la colombe et du crapaud.

— Ce couple est un crachat à la face du Très-Haut, chuchota une voix, non loin d'Hassan.

— Un tel sacrilège crie vengeance au ciel, ajouta une autre.

Et une troisième de suggérer :

— Jeune homme, toi qui es si noble d'âme et de figure, intervien donc !

Comprenant que ces mots s'adressaient à lui, Hassan se retourna. Mais il ne vit qu'un gros chat noir qui lissait ses moustaches en le fixant avec insistance.

L'instant d'après, l'animal – qui, on l'aura deviné, n'était autre que le génie dont cette apparence servait les desseins – se glissait jusqu'aux mollets du borgne, qu'il griffa cruellement. Or, au même moment, la cérémonie touchait à sa fin. Il ne restait, pour que le mariage fût validé, qu'une seule formalité à accomplir : Aïcha devait être dévêtue, lavée et parfumée par ses suivantes avant de gagner la chambre nuptiale où l'attendrait son époux.

Le borgne, dont la présence n'était pas requise durant ces préparatifs, s'élança donc à la poursuite du chat, qui, avec une malice proprement féline, l'égara tant et si bien que nul ne le revit jamais.

Hassan mit son absence à profit pour se faufiler dans la chambre nuptiale. Comme il imitait sa démarche claudicante et se cachait le visage à l'aide de son manteau, les gardes n'y virent que du feu. Lors, il se mit au lit et attendit.

Une fois prête, Aïcha vint le rejoindre, les yeux baissés. Quoique baigné de larmes, son visage n'avait rien perdu de sa beauté. Sous la simple chemise de lin blanc, son corps, malgré la peur qui le faisait trembler, était si désirable qu'en la voyant approcher, Hassan s'évanouit d'émotion.

Lorsqu'il reprit ses esprits, Aïcha était penchée sur lui, les traits empreints d'un profond étonnement.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle. Que faites-vous dans ce lit ? Et où est mon mari ?

— Je suis votre mari, répondit Hassan.

Comme elle demeurerait sur ses gardes et qu'il ne voulait pas l'effaroucher par ses aveux, il improvisa une fable.

— Le calife, lui dit-il, n'a jamais eu l'intention de vous unir à un palefrenier, fort laid de surcroît. Tout cela n'était qu'une plaisanterie destinée à divertir la Cour à vos dépens. En réalité, c'est à moi, heureux mortel, qu'a été dévolu l'honneur de vous posséder. Sinon, pensez-vous que la foule, les gardes, et votre époux lui-même, m'eussent laissé pénétrer dans cette chambre ?

Ces paroles pleines de bon sens eurent raison des réticences de la princesse. Et, sa joie n'ayant d'égal que son soulagement, elle donna au charmant mari qu'on lui octroyait de telles preuves d'affection que la nuit entière y suffit à peine.

Le bonheur, hélas, est éphémère, et celui-là le fut plus que tout autre. Car, tandis qu'au petit jour les époux prenaient un repos bien mérité, la facétieuse fée pénétra dans leur chambre. Et, enlevant Hassan dans la tenue où il se trouvait, c'est-à-dire en chemise, elle le déposa de nouveau dans le cimetière de Bassora.

Jugez de l'effarement du jeune homme lorsqu'il s'éveilla, loin de sa bien-aimée et sans vêtements !

— Ainsi donc, j'ai rêvé, raisonnait-il tout en pleurant. Et durant mon sommeil, des voleurs m'ont dépouillé. Ah, cruelle fatalité, pourquoi, après m'avoir hissé au paradis, me fais-tu retomber encore plus bas qu'avant ?

N'ayant même plus un sequin pour payer sa place dans la diligence, il descendit sur le port se mêler à la foule. En le voyant, les gens disaient : « Quel est ce fou qui se promène en chemise ? » et, le croyant pris de boisson, riaient de lui.

Tenaillé par la faim, Hassan entra dans une pâtisserie pour y mendier un peu de nourriture. Or, le pâtissier avait bon cœur. Il eut pitié de lui et, non content de le nourrir, le vêtit également. En

remerciement, le jeune homme lui conta ses mésaventures, si bien que le brave homme, ému par tant de malheurs, offrit de l'adopter.

— Je n'ai pas d'enfant, lui dit-il, ni personne à qui léguer mon négoce. Si cela vous convient, je vous enseignerai mon métier, et vous hériterez de mes biens à ma mort.

Ainsi donc, Hassan, après avoir été favori du sultan, apprit à façonner des gâteaux, ce dont, dans sa situation, il fut fort aise.

Plusieurs années passèrent. Le pâtissier s'étant retiré des affaires, son fils adoptif reprit son commerce et le fit prospérer. Bientôt, sa renommée s'étendit, par-delà les mers, jusqu'aux pays voisins.

Or, pendant ce temps, que devenait Aïcha, privée de son époux au réveil de ses noces ?

Du fait qu'il n'avait pas emporté ses habits, elle crut tout d'abord qu'Hassan était au bain. Puis, le temps passant, elle s'alarma. Comme elle parlait d'un homme en tout point désirable, l'on pensa, autour d'elle, que l'horreur d'avoir partagé la couche du palefrenier lui avait fait perdre l'esprit. Seul Amir eut l'idée de fouiller les vêtements de ce surprenant gendre, laid de jour, beau de nuit, et ce qu'il y trouva lui causa un choc. Car, au vu du carnet de son frère, il fut convaincu que, par l'un ces tours de passe-passe dont le destin est coutumier, l'homme qu'aimait sa fille était bien celui qu'il lui destinait. Il expédia aussitôt un messenger à Bassora et, mis au courant de la disgrâce de son neveu, décida de garder cette affaire secrète jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvé.

Après avoir longuement pleuré, Aïcha, tenue en dehors de la confidence, finit par se convaincre que son aventure était surnaturelle. Le Très-Haut, touché par ses larmes, lui avait, supposait-elle, envoyé un ange pour la secourir. Celui-ci, après s'être débarrassé du palefrenier, avait pris sa place, puis, son œuvre accomplie, s'en était retourné dans les nues. Et comme, durant leur unique nuit commune, il l'avait fécondée, elle porta son fruit avec dévotion. Neuf mois plus tard lui naissait un fils, qu'en raison des circonstances de sa conception elle baptisa Agib, ce qui signifie « merveilleux ».

Quand Agib eut sept ans, Amir, las d'attendre le retour d'un gendre que, depuis les événements contés plus haut, il n'avait cessé d'espérer, décida de partir lui-même à sa recherche. Sous couvert d'un voyage d'agrément, il se rendit à Bassora en compagnie de sa famille.

Tandis que ses parents vaquaient à leurs occupations, le petit Agib, accompagné de sa nourrice, se promenait dans les rues de la ville. Par le plus grand des hasards, leurs pas les menèrent devant la pâtisserie d'Hassan. Ce dernier prenait le frais sur le pas de sa porte. En apercevant l'enfant, il fut saisi d'un trouble étrange. Sans doute la voix

du sang s'élevait-elle en lui, car, bien qu'il ignorât jusqu'à l'existence de ce fils, il ne put s'empêcher d'éprouver envers lui une irrésistible attirance.

— Entrez, jeune seigneur, lui dit-il doucement. Mes tartes au miel et à l'eau de rose sortent du four, faites-moi donc l'honneur d'y goûter !

— Avec plaisir ! s'écria Agib qui était gourmand.

— La place d'un fils de prince n'est pas dans une pâtisserie ! protesta la nourrice. Fi ! Laissez donc cela aux enfants du peuple !

Mais elle eut beau tempêter, menacer et lui rappeler les règles de la bienséance, le petit garçon ne voulut pas en démordre. Que lui importait de se commettre avec les humbles ? Il avait faim et cela seul comptait, d'autant qu'un parfum succulent régnait dans la boutique.

Il insista tant que la nourrice finit par s'incliner, à condition qu'il taise sa faiblesse. Ce qu'Agib, qui craignait la colère de son grand-père, promit volontiers.

— Régalez-vous, jeune seigneur, s'empressait Hassan en le servant. Ces tartes sont les meilleures qui soient : j'en tiens la recette de ma mère.

Et Agib de se régaler, et d'en redemander, et d'en redemander encore, car ces tartes, en effet, étaient bien les meilleures qui soient.

Pendant ce temps-là, Amir n'était pas resté inactif. Il s'était rendu chez sa belle-sœur, la veuve de Samir, qui vivait encore. Après s'être présenté, il l'avait, au nom de leurs liens de parenté, invitée à souper. La pauvre femme, qui pleurait à la fois son mari et son fils, fut tellement aise de se découvrir une famille aimante qu'elle accepta. Si bien que le soir, elle se retrouva à la table du vizir d'Égypte, en compagnie de l'épouse de ce dernier et de leur fille – sans savoir que celle-ci était également sa belle-fille et la mère de son petit-fils.

Petit-fils qui, d'ailleurs, manquait à l'appel.

— Où est donc Agib ? s'enquit Amir auprès de la nourrice.

Celle-ci prit un air contrit.

— Je l'ai couché, seigneur.

— À l'heure du repas ?

— Oui, car il a la fièvre.

C'était la vérité : Agib avait tant abusé des pâtisseries d'Hassan qu'il souffrait d'une indigestion.

Pressée de questions, la nourrice avoua ce qui s'était passé. Mais,

afin d'amoindrir sa responsabilité, elle assura que l'enfant n'avait mangé qu'une tarte. Amir, de ce fait, jugea qu'elle devait être empoisonnée.

— Que l'on m'amène ce pâtissier pieds et poings liés ! ordonna-t-il.

Cela fut fait. Ayant devant lui, mais sans le savoir, l'homme qu'il recherchait depuis tant d'années, le vizir l'interrogea :

— Pourquoi as-tu voulu empoisonner mon petit-fils, misérable ? Réponds ou je te fais fouetter jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Hassan se jeta à ses pieds, jurant devant Dieu qu'il n'avait rien à se reprocher.

— La qualité des tartes n'est pas en cause, dit-il. Seule la quantité absorbée par l'enfant a provoqué ce malaise.

— Tu mens, cria Amir, il n'en a mangé qu'une !

— Il en a mangé douze !

Une telle affirmation irrita le vizir, par ce qu'elle avait d'excessif.

— Douze tartes ? Te moques-tu de moi, pâtissier ? Personne n'est capable d'absorber douze tartes d'affilée !

— Les miennes, si.

— Et qu'ont-elles donc de si exceptionnel ?

— Ce sont les meilleures tartes du Moyen-Orient.

Le vizir, incrédule, en envoya chercher. Y goûta.

Comprit que l'on pouvait sans peine en manger douze. Et fit porter le restant à table.

Les trois femmes en étaient justement au dessert.

— Des tartes au miel et à l'eau de rose ! applaudit Aïcha en les apercevant. Ce sont mes pâtisseries préférées.

— Les miennes également, dit la veuve, mais je n'aime que celle que je prépare moi-même.

— Celles-ci sont délicieuses, pourtant, n'est-ce pas, ma mère ?

— En effet : je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

— Je vous conseille d'en prendre ne serait-ce qu'un morceau, chère belle-sœur, ajouta Amir.

Devant tant d'insistance, la veuve, craignant de vexer ses hôtes, obtempéra, et, dès la première bouchée, s'évanouit.

Convaincu tout de bon que les tartes étaient empoisonnées – mais, comble de perversité, uniquement certaines d'entre elles, ce qui

expliquait que ni lui ni sa femme ni sa fille n'aient été incommodés –, Amir s'apprêtait à châtier le coupable lorsque la veuve revint à elle.

— N'en faites rien, cria-t-elle, l'émotion seule est cause de ma faiblesse ! Car ces tartes sont faites selon ma recette, et cette recette, je ne l'ai jamais révélée à quiconque, sauf...

Elle lança autour d'elle un regard égaré.

— ... sauf à mon fils Hassan.

À ces mots, le vizir fut saisi d'un grand trouble.

— Amenez-moi le pâtissier, dit-il à ses esclaves.

Un double cri de joie accueillit Hassan.

— Mon fils !

— Mon mari !

Ainsi, par le truchement d'une tarte au miel et à l'eau de rose, Allah mit-il fin aux malheurs d'une famille, qui ne cessa de l'en louer, ainsi que sa descendance, pour les siècles des siècles.





VI

LE PALAIS ENGLOUTI

NOUREDDIN SACAR, le marchand de figues, fit un jour une étrange découverte. Comme il se reposait sous son figuier, deux heures après le lever du soleil, un bruit attira son attention : l'on bêchait le champ d'à côté.

Quoi de plus normal que de bêcher un champ ? me direz-vous. Certes, mais ce champ-là n'était pas un champ ordinaire. Il appartenait à un riche seigneur et, bien que fort fertile, était, pour une raison inexplicable, laissé à l'abandon depuis de nombreuses années.

« Son propriétaire l'aurait-il revendu ? se demanda Nouredin Sacar. Et, dans ce cas, ne devrais-je pas aller saluer mes nouveaux voisins pour leur souhaiter la bienvenue ? »

Tout en s'interrogeant, il se dirigeait vers la haie séparant les deux parcelles. Or, ce qu'il aperçut par-dessus cette haie le laissa pantois.

Deux esclaves se tenaient au milieu du champ. L'un creusait le sol, l'autre portait un plateau chargé de victuailles. Lorsque le trou fut assez grand pour le passage d'un homme, le porteur de plateau, s'étant bandé les yeux, s'y introduisit. Au bout d'un moment, que le marchand de figues estima assez long, il ressortit avec son plateau vide. Ensuite, celui qui creusait reboucha le trou, et tous deux partirent.

« Surprenante occupation, se dit Nouredin Sacar, que d'ouvrir le sol pour y enfouir des aliments ! Les chiens font cela, point les gens. Quelle sorte d'individu ai-je donc pour voisin ? »

Mais comme il était temps de récolter ses figues pour aller les vendre au marché, il remit ces questions à plus tard.

Le lendemain à la même heure, le manège recommença. Le surlendemain également. Et les jours d'après. Si bien qu'à la longue, Nouredin Sacar, qui ne vivait plus que dans l'attente de ce moment, échafaudant à son propos les suppositions les plus folles, finit par décider :

— J'en aurai le cœur net.

Un matin, donc, après le départ des esclaves, il alla chercher sa propre bêche, sauta par-dessus la haie et se mit à creuser à l'endroit où la terre avait été remuée.

Bientôt, une trappe apparut, avec un gros anneau scellé en son milieu. Il tira dessus. La trappe s'ouvrit, révélant des marches qui s'enfonçaient profondément dans le sol.

Devant ce spectacle, Noureddin Sacar ne put réprimer un frisson.

« Où mène cet escalier ? se demandait-il. En enfer ? Sont-ce des démons qui logent là-dessous ? Et est-ce pour les nourrir que l'esclave aux yeux bandés apporte chaque jour des mets fumants ? »

La curiosité étant chez lui plus forte que la peur, il se mit à descendre.

Au bas des escaliers se trouvait une porte qu'il poussa, découvrant une vaste pièce richement décorée qu'éclairaient des flambeaux. L'ayant traversée, il en trouva une autre, puis une troisième, et chacune d'entre elles était plus somptueuse que la précédente.

« Ce doit être la demeure de quelque fée fuyant la clarté du jour, se dit-il. J'ai ouï dire que ces créatures ont la peau si fine qu'un rayon de soleil suffit à la brûler. Elles ne sortent qu'à la nuit tombée, car la lueur de la lune, en revanche, rehausse leur teint. »

Si Noureddin Sacar avait possédé une once de bon sens, il eût immédiatement rebroussé chemin, car la malice des fées est chose bien connue. De plus, elles n'aiment pas être dérangées dans leurs occupations et se vengent cruellement des intrus. Mais, nous l'avons vu plus haut, le marchand de figues était curieux, et plus il avançait dans le séjour souterrain, plus sa curiosité augmentait, au point qu'il eût préféré être coupé en morceaux plutôt que de renoncer à la satisfaire.

Il parvint enfin dans un vaste patio où l'on avait planté toutes sortes de végétaux capables de survivre sans lumière. Il y avait là des mousses, des lichens, et une telle variété de champignons que jamais Noureddin Sacar n'avait même soupçonné qu'il en existât tant. Au centre de ces parterres couleur de crépuscule se trouvait une fontaine, près de laquelle était assis un jeune homme. En entendant un bruit de pas derrière lui, ce dernier sursauta, se retourna, et pâlit.

— Partez, cria-t-il à son visiteur, ou je ne donne pas cher de votre vie !

— Pas avant que vous m'ayez dit qui vous êtes, et ce que vous faites ici, répondit Noureddin Sacar.

Le jeune homme poussa un profond soupir.

— J'y consens, à la seule condition que vous me promettiez de fuir, sitôt le récit terminé.

Le marchand de figues s'y engagea, tant était grande sa hâte de percer le mystère du palais englouti.

Le faisant asseoir auprès de lui, le jeune homme commença son histoire en ces termes :

— Je suis le fils d'un puissant roi. Mes parents n'ayant pu, quelques efforts qu'ils fissent, concevoir de descendance, mon père, qui craignait de mourir sans héritier, fit appel à un magicien. Celui-ci ne le déçut pas puisque neuf mois plus tard, ma mère me mettait au monde. Ma naissance donna lieu à de nombreuses réjouissances. Feux d'artifice, banquets, chants et danses se succédèrent à la Cour durant sept fois sept lunes. C'est alors que le malheur s'abattit sur moi, car, à la dernière heure de la dernière nuit, une sorcière, ennemie jurée du magicien, interrompit la fête et, penchée sur mon berceau, prononça cette malédiction : « Le jour de sa vingtième année, cet enfant verra un troisième œil éclore dans sa chair. Or, quiconque regardera cet œil mourra. Ainsi l'ai-je décidé, par les démons, les djinns et les esprits malins qui peuplent les abîmes. » L'on devine sans mal le chagrin de mon père. Après avoir consulté tout ce que le royaume d'Orient comptait de savants, docteurs et mages sans qu'aucun pût contrer cet effroyable sort, il résolut de faire bâtir ce palais. J'y fus emmené le jour de mes vingt ans, afin d'y demeurer à l'abri des regards jusqu'à ce que la mort fermât mon œil funeste.

— Mais, interrompit Noureddin Sacar, je ne l'aperçois point, cet œil. Où est-il donc ?

— Dans mon dos.

— Il vous suffit donc de garder votre habit pour qu'il demeure caché. Point n'était besoin de vous enterrer vif !

— Hélas, cet œil exerce un puissant charme. Nul ne peut résister au désir de le voir. Voilà pourquoi, ami, je vous conjure par tout ce que j'ai de plus cher au monde de vous en aller vite et à jamais.

Le jeune prince fut si persuasif que Noureddin Sacar s'inclina. Mais la nuit suivante, le souvenir du palais prodigieux et de son jeune occupant le tint éveillé fort tard, si bien qu'au lever du jour, il ne put s'empêcher d'y retourner.

Le prince, quoique effrayé par sa présence, l'accueillit sans déplaisir car il souffrait de la solitude. Ils causèrent un moment puis il le renvoya.

Le lendemain, Noureddin Sacar revint, chargé de figues fraîches.

Puis, le jour suivant, d'un gâteau préparé par sa femme. Ainsi, chaque matin, sous un prétexte quelconque, il rendait visite au reclus.

Bientôt, l'habitude aidant, ils perdirent toute méfiance.

« Le sortilège n'opère point sur ce marchand, se réjouissait le prince. Le Ciel, afin d'adoucir mon triste destin, m'offrirait-il en sa personne un compagnon d'exil ? »

Et de bénir Allah de sa mansuétude.

Noureddin Sacar, pour sa part, goûtait fort le luxe du séjour princier.

« Qu'ai-je à faire, se disait-il, de ma mesure et de mon champ ? Pourquoi m'éreinter à soigner mes arbres, à couper mes fruits, à porter mes paniers sous l'ardeur du soleil ? Je suis bien sot de gagner à la sueur de mon front ce que l'on m'offre, ici, à profusion, sans exiger de moi d'autres efforts qu'une agréable conversation ! »

Négligeant ses affaires, il finit donc par passer ses journées entières auprès de son nouvel ami, qui ne s'en plaignit pas.

Or, un soir qu'ils avaient bu plus que de coutume, le prince s'endormit avant le départ de Noureddin Sacar. Ce dernier, dont l'abus de vin affaiblissait les facultés, voulut profiter de l'occasion pour voir cet œil si soigneusement caché.

« Imaginons, se disait-il, que tout ceci ne soit qu'une fable, inventée par quelque ambitieux pour écarter le prince du trône. Si moi, pauvre marchand, je découvre le subterfuge et déjoue le complot, on me vouera tant de reconnaissance que j'aurai ma place à la Cour. Peut-être même deviendrai-je ministre, qui sait ? »

Dans cette perspective, il souleva délicatement le vêtement du prince et lui découvrit le dos.

L'œil était là, au beau milieu, qui le fixait.

L'espace d'un instant, Noureddin Sacar redouta que, de la pupille de cet œil, ne sortît un rayon mortel qui l'abattît sur place, ou une flèche qui le transperçât. Mais rien de tout cela ne se produisit. L'œil se contentait de le regarder, sans lui manifester la moindre hostilité. Puis, peu à peu, il s'obscurcit jusqu'à ressembler à l'eau sombre d'un puits, et des images s'y dessinèrent.

Ces images étaient toutes de paix et de douceur. Le marchand de figues y reconnut une scène qu'il vivait journellement : lui-même, causant avec le prince auprès de la fontaine. Comme si l'œil, ayant capté leur tête-à-tête, le restituait fidèlement.

Noureddin Sacar, fasciné par ce spectacle entre tous merveilleux,

ne pouvait en détacher ses yeux, lorsqu'un détail le frappa.

« Je porte, là-dessus, le turban neuf que le prince m'a offert aujourd'hui. Ce que j'aperçois ne s'est donc pas déroulé dans un passé lointain, mais il y a une heure à peine. »

Cela lui fut confirmé lorsqu'il se vit, tel qu'il l'était à l'instant même, examinant le dos du prince.

« Que va-t-il se passer, maintenant ? se demanda-t-il. Le reflet magique ne peut que s'arrêter, puisqu'il a rejoint la minute présente. »

Or le reflet magique ne s'arrêta pas et, dépassant ce moment, lui montra le futur. Noureddin Sacar y vit clairement le prince s'éveiller, surprendre son indiscretion puis, furieux, s'emparer d'un couteau pour lui transpercer le flanc.

— Pauvre de moi ! s'écria-t-il, glacé d'effroi. Je suis perdu !

Mû par un réflexe plus fort que sa raison, il saisit le couteau afin de trancher la gorge au prince avant d'être tué par lui.

Celui-ci, brusquement arraché au sommeil, esquiva la lame de justesse. Comprenant que sa vie était en jeu, il bondit sur ses pieds, prit le second couteau et, comme il était habile au maniement des armes, porta un coup mortel à son agresseur.

Le marchand expira avant d'avoir eu le temps d'expliquer son geste. De sorte que, jusqu'à la fin de sa longue existence, le prince, dans la solitude du palais englouti, ne cessa de se demander :

« Pourquoi mon seul ami, bien qu'aucun désaccord, jamais, ne nous eût divisés, a-t-il voulu attenter à mes jours ? »

Il mourut à cent ans passés sans avoir obtenu de réponse à sa question.





VII

LE MARI, LA FEMME ET LE PERROQUET

IL Y AVAIT JADIS, au pays du Levant, un marchand de tissu nommé Giafar. Tenu, de par sa profession, à effectuer de longs voyages, le pauvre homme souffrait d'une jalousie cruelle. Car il possédait une femme si belle que toute la ville la lui enviait.

Bien qu'il n'eût rien de précis à reprocher à son épouse – qui, en sa présence, se montrait toujours tendre et empressée –, il la soupçonnait, durant ses déplacements, de recevoir du monde. Les servantes de la dame, dûment interrogées, l'assuraient de sa fidélité, mais la nature féminine étant, par essence, dissimulatrice (de l'opinion de ce marchand, du moins), il n'en était pas pour autant rassuré. De sorte qu'à chacun de ses départs, il éprouvait un peu plus d'inquiétude qu'au précédent.

Un jour, n'y tenant plus, il s'en fut trouver un vieux mage qu'il savait de bon conseil, afin de lui exposer son souci.

— J'ai ce qu'il vous faut, mon ami ! déclara ce dernier en lui tendant un perroquet aux vives couleurs.

— Comment ce volatile, stupide entre tous, pourrait-il résoudre l'affaire qui me préoccupe ? s'étonna Giafar.

— Il le peut, répondit le mage, car il est doué de la parole.

Giafar fit remarquer que c'était là le propre de ces animaux.

— Certes, acquiesça le mage, mais ses semblables se contentent de répéter les mots qu'on leur apprend, tandis que celui-ci parle comme vous et moi. Hier encore, nous discussions tous deux de philosophie...

— Et qu'est-ce qu'un perroquet discutant de philosophie peut contre les fourberies d'une femme ? rétorqua le marchand.

— Offrez cet oiseau à votre épouse, afin qu'il lui tienne compagnie durant votre absence. Elle en sera ravie et l'attachera à sa personne, de sorte qu'il sera témoin de tous ses faits et gestes. Dès lors, il ne vous restera plus, à votre retour, qu'à lui demander ce qu'il aura vu. Et soyez assuré qu'il ne vous cachera rien, car, contrairement aux hommes, les bêtes ne pratiquent pas la duplicité.

Satisfait d'introduire un espion dans la place, Giafar apporta le cadeau à son épouse, puis s'en fut, le cœur léger.

Plusieurs mois passèrent, et lorsqu' il revint, le marchand n'eut rien de plus pressé que d'interroger son perroquet. Ce dernier lui conta que, durant son voyage, la dame avait mené grande vie, et lui décrivit par le menu toutes ses fredaines.

Fort de ces révélations, Giafar voulut châtier sa femme. Mais elle démentit formellement l'accusation, en appelant, pour confirmer ses dires, au témoignage de ses servantes.

Leur réponse fut unanime : le perroquet avait menti.

— N'est-ce point outrageant, pour une épouse vertueuse, que d'être condamnée sur les propos d'un animal ? plaidaient les unes.

— En accordant un tel crédit à cet oiseau sans cervelle, notre maître fait preuve d'autant de sottise que lui, ajoutaient les autres.

Quelle que fût sa conviction profonde, le marchand feignit de se rendre à ces raisons. Il embrassa sa femme, lui demanda pardon et jura que, désormais, il lui ferait une confiance aveugle. Mais c'était une ruse car, la semaine suivante, devant s'absenter pour vingt-quatre heures, il recommanda à son perroquet :

— Observe et rends-moi compte de tes observations.

À peine son mari parti, la dame, qui en effet était de mœurs légères, voulut en profiter. Mais, afin de n'être pas dénoncée par le perroquet, elle eut recours à un stratagème. Tandis qu'elle se divertissait, elle commanda à l'une de ses servantes d'arroser la cage, à une autre d'agiter une tôle par intermittence, et à une troisième d'allumer et d'éteindre des chandelles à intervalles réguliers, afin de simuler un violent orage.

Le lendemain, lorsque le marchand s'enquit de ce qui s'était passé, le perroquet lui répondit :

— Ah, mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement assourdi que je n'ai rien entendu.

Or Giafar savait, pour avoir logé à la belle étoile, que la nuit avait été clément. Il en conclut donc qu'il avait affaire à un menteur, ainsi que le lui affirmait sa femme. Dès lors, il résolut de la croire sur parole et se débarrassa de l'espion emplumé en le ramenant à son propriétaire.

La dame, ravie de l'aubaine, put donc continuer impunément ses frasques, d'autant que son mari, suite à cette leçon, ne la suspecta plus jamais. En conséquence, ayant tous deux l'âme au repos, ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.





VIII

L'HOMME

QUI MIT SA FEMME

DANS UN BOCAL

IL ÉTAIT UNE FOIS un pauvre pêcheur qui avait bien du mal à nourrir sa famille avec le produit de sa pêche. Comble de malchance, le ciel l'avait affligé d'une femme si acariâtre que, du matin au soir – et même, quelquefois, du soir au matin –, elle lui brisait les oreilles par ses cris, remontrances et récriminations.

Un jour où, las d'une aussi cruelle existence, il jetait ses filets en soupirant, il prit un petit poisson d'or. En le voyant briller dans le soleil levant, le pêcheur crut d'abord que c'était un ducat et bénit Allah de sa bonne fortune. Jugez de sa déception lorsque, l'ayant ramené sur la rive, il constata que ce ducat avait la forme d'une sardine, et frétillait de la queue et des nageoires. Lors, il se perdit en lamentations :

— Ah, pauvre de moi ! gémissait-il. Que dira ma femme lorsque je lui ramènerai ce rogaton, même pas bon à être mangé ?

C'est alors qu'une voix suppliante s'éleva :

— Rejette-moi à l'eau, brave homme, par pitié !

Surpris, le pêcheur regarda autour de lui, mais il était seul face à la mer immense.

— Suis-je en train de rêver ? se demanda-t-il. Voilà que j'entends parler sans qu'il n'y ait personne !

— Non, tu ne rêves pas, reprit la voix. Je suis ce poisson d'or que tu as capturé.

L'étonnement du pêcheur ne connut plus de bornes.

— Un poisson qui parle, cela ne se peut pas !

— C'est que je ne suis pas un poisson commun, mais le fils du génie des mers. Et si tu me délivres, je t'accorderai trois vœux.

Bien que dépassé par les événements, le pêcheur obtempéra. Il prit le petit poisson et le rejeta à l'eau en déclarant :

— Voici mon premier vœu : je voudrais n'entendre plus jamais crier ma femme.

— Qu'il soit fait selon ta volonté. Va vers ces rochers que tu vois là-bas, écarte les algues qui les couvrent, et tu y trouveras un bocal de verre finement ciselé. Prends-le, donne-le à ta femme, et lorsqu'elle soulèvera le couvercle, prononce ces paroles : « Aboulfaouaris, maître des océans, accours à mon secours. » Aussitôt, ta femme deviendra minuscule. Mets-la dans le bocal, referme-le, et tu n'entendras plus ses cris.

Sur ces mots, le petit poisson d'or plongeait dans les flots.

Tout se déroula comme il l'avait dit. Le pêcheur rentra chez lui, donna le bocal à sa femme, et sitôt qu'elle l'eut ouvert, cria :

— Aboulfaouaris, maître des océans, accours à mon secours.

Aussitôt, elle fut réduite à la taille d'une souris. Alors, d'un geste vif, le pêcheur se saisit d'elle, la mit dans le bocal et referma le couvercle.

Dès lors, il put jouir d'un bienheureux silence. Et lui qui, d'ordinaire, avait le dos voûté, se mit à marcher tête haute.

Dans le bocal posé sur la cheminée, il pouvait regarder sa femme quand bon lui semblait, ce qui ne manquait pas d'agrément car elle était fort joliment tournée.

— Ah, lui répétait-il, que tu me charmes, ainsi ! Plût au ciel que, pour la paix des ménages, toutes les épouses devinssent petites comme toi et que leurs cris, comme les tiens, fussent inaudibles ! Le monde ressemblerait au paradis d'Allah !

Ce bonheur eût pu durer jusqu'à la fin de ses jours si sa femme, fatiguée de s'époumoner en vain, ne s'était mise à pleurer.

Elle versa tant de larmes qu'au bout d'une journée, elle eut de l'eau jusqu'aux pieds, le lendemain, jusqu'aux chevilles, et le jour d'après, jusqu'aux genoux.

— Cesse donc de pleurer ou tu vas te noyer ! lui disait le pêcheur, fort inquiet.

Mais, tout à son chagrin, elle ne l'écoutait pas, de sorte que l'eau montait inexorablement.

Après une semaine de ce régime, le niveau atteignit ses aisselles. Alors le pêcheur prit peur et voulut ouvrir le bocal afin de le vider. Hélas, quelques efforts qu'il fit pour soulever le couvercle, celui-ci demeura scellé.

Or le niveau montait toujours. Bientôt, la petite femme eut de l'eau

jusqu'au cou, puis jusqu'au menton.

Saisi de panique, le pêcheur courut vers la grève et appela le poisson d'or.

Ce dernier parut aussitôt.

— Que veux-tu, pêcheur ?

— Fils du génie des mers, je voudrais faire mon second vœu.

— Et quel est-il ?

— Que ma femme grandisse.

— Qu'il en soit fait selon ta volonté. Retourne chez toi, pose le bocal sur la table et prononce ces paroles : « Aboulfaouaris, maître des océans, accours à mon secours. » Aussitôt, ton souhait sera exaucé.

Le pêcheur s'empressa d'obéir, car l'eau, à présent, recouvrait la bouche de la petite femme et elle était en passe d'expirer.

À peine eut-il émis la formule magique qu'elle commença à grandir. Sous la pression de son corps, le bocal explosa. Elle continua de croître à l'air libre, atteignit bientôt la taille d'un chien, puis celle d'un enfant, puis celle d'un adulte, et continua encore.

— Arrête-toi donc ! lui criait son mari effrayé. Tu vas te cogner au plafond !

Bientôt, sa tête perça le toit de la maison tandis que, dans le même temps, ses épaules écartaient les murs. Et elle, debout dans décombres, continuait de se développer.

Lorsque sa chevelure se perdit dans les nues, le sortilège prit fin.

— Ah, ma femme, quel malheur ! lui criait son mari, le visage levé vers le ciel. Comment vais-je te nourrir, à présent que tu es une géante ? Tous les poissons de l'océan ne suffiront pas à te rassasier ! Je suis bien puni d'avoir eu pitié de toi ! Que ne t'ai-je laissée périr dans tes larmes !

Puni, il le fut plus encore lorsque sa femme ouvrit la bouche. Car sa voix ressemblait au fracas du tonnerre. Et comme, durant son séjour dans le bocal, elle avait accumulé les griefs à son encontre, on devine aisément de quel monceau de reproches elle l'abreuva !

En se bouchant les oreilles, l'infortuné pêcheur courut jusqu'à la grève.

— Fils du génie des mers, appela-t-il à pleine gorge, je voudrais faire mon troisième vœu.

Le petit poisson apparut aussitôt.

— Et quel est ce vœu ? s'enquit-il.

— Que tout redevienne comme avant, car je suis las des sortilèges et de leurs funestes conséquences.

Ainsi fut fait. La femme du pêcheur retrouva sa taille normale et reprit, comme par le passé, ses criailleries. Mais son mari n'en avait cure. Car ces inconvénients lui semblaient bien peu de choses à côté des périls qu'il venait de frôler.

S'il est une morale à tirer de cette histoire, la voici : satisfaisons-nous de notre sort quel qu'il soit, car en cherchant le mieux, on trouve souvent le pire.



IX

LE CALIFE ET L'ÂNE

AU BORD DE LA MER D'OMAN s'étendait jadis un petit califat dont le souverain était connu pour sa bêtise. Le cas n'est pas rare, me direz-vous. Nombre de gouvernants sont affectés de cette tare, et les couronnes ont ceint, depuis que le monde est monde, plus de cervelles creuses que d'esprits réfléchis. Mais, comble de malchance, Abou-Solal – c'était le nom du calife –, non content de faire preuve d'une grande stupidité, était également cruel et belliqueux, opprimant son peuple, cherchant noise à ses voisins et faisant plus que de raison appel au fer de son bourreau.

N'avait-il pas contraint les pêcheurs, formant l'essentiel de sa population, à jeter leurs filets vers le ciel afin de capturer les étoiles et d'en enrichir son trésor ? Et n'avait-il pas levé un impôt sur le rire, le considérant comme un luxe ? N'obligeait-il pas ses sujets à éternuer s'il avait un rhume, à se gratter lorsque sa peau le démangeait et à bâiller quand il avait sommeil ? Ses geôles regorgeaient de malheureux, arrêtés pour s'être rebellés contre de tels édits -ou simplement pour n'avoir pu s'y conformer.

Un jour qu'Abou-Solal prenait le frais dans ses jardins, il eut soif. Or, non loin de là coulait une fontaine. Il s'y rendit donc, et se retrouva nez à nez avec un âne qui avait eu la même idée que lui. Comme l'animal allongeait le cou vers l'onde pour se désaltérer, le calife l'interpella en ces termes :

— Écarte-toi de là, misérable bourrique ! Et ne trempe pas ton naseau impur dans cette vasque dont l'eau m'est destinée.

— Hi han ! répondit l'âne avec indifférence.

— Silence ! En ma présence, tout être vivant se tait et s'incline, front au sol.

Non seulement l'âne ne s'inclina pas, mais il fit mine de boire, ce qui décupla la colère du calife. Pour la première fois depuis le début de son règne, quelqu'un lui tenait tête !

L'attrapant par la queue, Abou-Solal voulut le forcer à obéir, mais c'était méconnaître l'entêtement de ces bêtes. Plus il tirait de son côté, plus l'âne tirait du sien, ce qui ne les faisait ni avancer ni reculer car

ils étaient de force égale. Ce petit jeu eût pu durer longtemps si un djinn farceur n'était passé par là. En voyant le tableau, il s'esclaffa :

— Je m'en vais donner une bonne leçon à cet imbécile de calife !

Sur un geste de sa part, Abou-Solal prit l'apparence de l'âne et l'âne prit l'apparence d'Abou-Solal. Je vous laisse à juger de la stupéfaction de ce dernier lorsqu'il se retrouva à quatre pattes, avec un importun cramponné à son arrière-train !

— Veux-tu bien me lâcher, gredin ! s'écria-t-il sans même se retourner – ce qui se traduisit par un « hi-han » sonore.

L'âne, tout surpris de marcher sur deux pieds et de porter de beaux habits, obéit aussitôt, si bien qu'entraîné par l'élan le roi alla donner du front sur la vasque.

Il se relevait, à demi assommé, lorsqu'il aperçut son propre reflet dans la fontaine. Convaincu que l'âne l'y avait précédé, il se jeta à l'eau pour l'attraper. Le bruit de son plongeon alerta le jardinier propriétaire de l'animal, qui, apercevant la scène de loin, se méprit sur son sens.

« Non seulement mon âne pollue la fontaine du calife, se dit-il avec effroi, mais il l'a, de surcroît, éclaboussé en y tombant. Un tel affront ne peut, certes, rester impuni. Abou-Solal, après avoir livré l'impudent au bourreau, ne manquera pas de nous faire subir le même sort, à moi et à toute ma famille ! »

— Pardon, commandeur des Croyants ! s'écria-t-il en se jetant aux pieds de celui qu'il prenait pour tel. Ce bourricot va payer son crime de lèse-majesté, je vous en donne ma parole. Mais, par pitié, ne me châtiez pas...

L'âne, surpris que son maître fût à genoux devant lui plutôt que sur son dos, ne pipa mot. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, le jardinier saisit le calife par le collet, le sortit de l'eau et le rossa d'importance. L'on imagine sans peine l'indignation d'Abou-Solal, bastonné de la sorte par un domestique !

— Gardes, hurlait-il, arrêtez ce maraud, et qu'on l'exécute sur-le-champ ! Qu'on le pende par les pieds, qu'on le coupe en morceaux, qu'on l'éventre, qu'on l'écartèle ! Qu'il souffre mille morts pour avoir osé lever la main sur moi !

Mais, en langage âne, ces paroles se traduisaient par des braiments et des ruades, si bien que plus il criait, plus le jardinier le rouait de coups.

La correction ne prit fin que lorsque le calife, moulu, rompu et le flanc à vif, se résigna enfin au silence. Lors, tout boitant, humble et

soumis, il suivit son maître jusqu'à l'écurie où l'attendait un maigre picotin.

Entre-temps, la cloche du repas ayant retenti, l'âne regagna le palais car il avait grand faim. Cependant, une fois à table, il bouda les mets délicats pour réclamer du foin. Bien que fort étonné, le cuisinier s'empessa de satisfaire à ses désirs, si bien que toute la Cour, ce soir-là, brouta de même. Les ministres en eurent la langue toute râpée, ce qui les obligea à se taire pendant huit jours, et leurs dames durent garder la chambre le lendemain, tant elles souffraient du ventre.

Lorsque vint la nuit, le faux calife refusa de coucher dans son lit, exigeant une litière de paille que la sultane, à son grand dam, dut partager. Ce qui lui irrita la peau à un tel point que, dès le lendemain, elle s'en fut de chez elle pour n'y plus revenir. L'on apprit, par la suite, qu'elle avait trouvé refuge auprès du seigneur d'un pays voisin, homme sage et courtois dont elle devint la favorite et qui la gratifia d'une nombreuse descendance.

Quant à l'âne, il ne se comporta, sur le trône, ni mieux ni plus mal que son prédécesseur. Les lois qu'il édicta furent tout aussi stupides, ses décrets aussi dénués de bon sens – hormis l'un d'entre eux : désormais, tout maître qui battrait son âne encourrait la peine de mort. Ce dont le calife s'estima, ma foi, fort satisfait !





X

LE COFFRE VOLANT

EN TOUTE UNE VIE DE LABEUR, un marchand de Sûrat avait accumulé de grandes richesses. Richesses qu'après sa mort, comme c'est souvent le cas, son fils unique, Malek, s'empessa de dilapider en fêtes, banquets et divertissements. La table de ce jeune homme, renommée dans tout le nord-ouest de l'Inde, était ouverte à tous, sans distinction de race ni de couleur. L'on y pouvait goûter les mets les plus rares, les vins les plus fins, y côtoyer les femmes les plus belles, y rencontrer les personnages les plus divers.

Or donc, un soir, un étranger en partance pour l'île de Serendib y soupa par hasard. Au cours du repas, la conversation roula sur les voyages, dont certains convives vantaient l'agrément tandis que d'autres en peignaient les dangers.

— Si l'on pouvait, conclut Malek avec bonne humeur, traverser la terre de bout en bout sans risquer de mauvaises rencontres, je le ferais sur l'heure.

Ces paroles suscitèrent l'hilarité générale, à l'exception de l'étranger qui déclara gravement :

— Cela est possible, seigneur, ne vous en déplaît !

Les rires redoublèrent, car cette affirmation avait tout l'air d'une plaisanterie. L'étranger n'insista pas mais, après le repas, prit son hôte à part.

— Je voudrais vous montrer un objet de mon invention, lui dit-il.

Intrigué, Malek le suivit dans le caravansérail où il logeait.

— Voyez ceci, poursuivit l'étranger en désignant un coffre de bois d'une facture assez ordinaire.

— Ce sont vos bagages, je suppose, répondit Malek.

— Point du tout : mon moyen de transport.

Et d'expliquer que ce coffre avait le pouvoir de voler, tout en précisant que ce n'était pas là l'effet d'une quelconque magie, mais d'un mécanisme dont il était l'auteur.

Devant l'incrédulité de Malek, l'étranger lui proposa une

démonstration. Ils transportèrent le coffre dans un champ voisin. Là, loin du regard des curieux, l'étranger y prit place, actionna un levier qui se trouvait à l'intérieur et s'éleva dans les airs.

Je vous laisse à juger de la stupéfaction de Malek devant ce prodige.

Ayant exécuté un périple dans le ciel nocturne, le coffre atterrit à ses pieds.

— Me croyez-vous, à présent ? dit l'étranger. Cette machine n'est-elle pas le moyen le plus sûr de voyager sans risques ?

Tout en acquiesçant, Malek émit le désir d'en faire l'essai, ce qui lui fut aussitôt accordé. On lui expliqua comment procéder pour diriger l'appareil, pourvu d'un grand nombre de ressorts et de rouages. Bientôt, il s'envola à son tour et en conçut un tel plaisir qu'une fois revenu au sol, il déclara :

— Vendez-moi cette machine, étranger. Votre prix sera le mien.

La transaction fut rondement menée. Et, dès le lendemain, Malek, dont cet achat avait précipité la ruine, fit sans regret son bagage pour s'en aller à l'aventure par la route du ciel.

Au terme d'un vol de deux jours et trois nuits, durant lequel déserts, montagnes et océans s'étaient succédé sous ses yeux, il aperçut une grande ville blanche où il décida de faire escale. Il se posa donc dans un bois voisin et, ayant dissimulé le coffre sous la végétation, poursuivit son chemin à pied.

Comme il ignorait où il se trouvait, il s'enquit, auprès du premier passant qu'il rencontra :

— Comment se nomme cette ville, mon ami ?

— Gazna.

— Et qui demeure dans ce palais, là-bas, que je vois briller sous le soleil ?

— La princesse Schirine, fille du roi Bahaman. Les oracles ayant prédit qu'elle serait séduite par un homme de basse condition, son père a fait édifier ce monument de marbre, gardé nuit et jour par des soldats en armes, pour déjouer la prophétie. La princesse demeure tout en haut de la tour, dans un appartement dont son père seul possède la clé. Pour l'atteindre, le suborneur tant redouté devrait posséder des ailes d'oiseau ou s'infiltrer sous les portes comme la brise !

Nanti de ces précieux renseignements, Malek parvint bientôt aux portes de Gazna. Il dîna dans une auberge, et s'apprêtait à regagner son coffre pour poursuivre son voyage lorsqu'il remarqua un portrait

de femme devant lequel brûlaient des cierges parfumés.

Frappé par la beauté de son visage, il demanda à l'aubergiste :

— Quelle est cette personne ? Une déesse locale ?

— Certes, non, seigneur. Elle est aussi humaine que vous et moi, puisqu'il s'agit de la princesse Schirine.

La nuit suivante, Malek ne put trouver le sommeil, car le souvenir de ces traits, parfaits entre tous, le hantait.

— Si le peintre n'a pas flatté son modèle, j'épouserai cette femme ! décida-t-il.

Et, afin de s'en assurer sur l'heure, il monta dans son coffre et le mit en marche.

Gagner la tour par la voie aérienne fut pour lui un jeu d'enfant. Il se posa dans une corniche au nez et à la barbe des gardes – ces derniers ayant pour mission de surveiller les abords du palais, non les toits –, puis, à la faveur de l'obscurité, pénétra dans la chambre de la princesse par la fenêtre ouverte.

Ce qu'il y vit l'éblouit.

Sur un lit de brocart reposait une créature mille fois plus belle que le portrait qui l'avait tant ému. En pensée, il la compara à une rose endormie sur un lit de mousse et, tombant à genoux, il s'empara de sa main qu'il embrassa avec transports.

Au mouvement qu'il fit, Schirine s'éveilla et fut fort effrayée de trouver un homme dans sa chambre. Elle voulut crier, mais, saisi d'une brusque inspiration, Malek la devança.

— N'ayez crainte, madame, car je suis le prophète Mahomet. Le Très-Haut, vous prenant en pitié, m'a envoyé à votre secours. En devenant mon épouse avant le suborneur promis par les oracles, vous déjouerez la malédiction.

— Mais, protesta Schirine, stupéfaite, Mahomet n'est-il pas un vénérable vieillard à barbe blanche ?

— Si fait, mais, ne voulant pas vous imposer la triste compagnie d'un barbon, j'ai préféré revêtir l'apparence d'un jeune homme. Cela vous déplaît-il ? Un mot de vous suffit pour que prenne fin la métamorphose.

Or la princesse, en dépit de sa surprise, n'était pas insensible à l'agréable physique de son visiteur.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria-t-elle. Et ne voyez, dans mes protestations, qu'un respectueux étonnement.

L'instant d'après, elle l'invitait à prendre place et appelait ses suivantes afin qu'elles apportassent boissons et confitures à l'auguste fiancé.

Après une nuit pleine d'agréments en compagnie de Schirine – qui, quels que fussent ses charmes au premier regard, gagnait encore à être connue –, Malek s'en alla, plus épris que jamais. Il dépensa le peu d'argent qui lui restait en achats divers, si bien que la nuit suivante, il apparut à la princesse paré de somptueux atours, parfumé et couvert de bijoux.

Elle l'attendait avec impatience, ayant fait préparer, pour le recevoir, un banquet digne d'un monarque.

Une semaine passa en délices de toutes sortes. Chaque nuit, les deux amants, ayant soupé parmi les chants et les danses des esclaves, donnaient libre cours à leur mutuel attachement. Dans ces instants divins, le rossignol se taisait pour ouïr leurs soupirs, et seul l'éclat de la lune pouvait se comparer à celui de la princesse, transfigurée par le bonheur. Aux premières lueurs de l'aube, s'arrachant aux bras de sa bien-aimée, Malek s'éclipsait jusqu'au crépuscule suivant.

Vint le jour où le roi, suivi de ses officiers, rendit visite à sa fille. Quel ne fut pas sa surprise en la trouvant vêtue comme une jeune mariée !

— Que signifie ceci ? s'écria-t-il, saisi d'une brusque inquiétude.

— Cela signifie, répondit Schirine, que le Prophète est votre gendre.

À ces mots, le roi s'effondra.

— Honte sur moi, gémit-il, la malédiction s'est réalisée. Rien ne sert de lutter contre les décrets du Ciel !

Mais la princesse fit tant et si bien qu'elle finit par le convaincre, avant de céder au désespoir, de rencontrer l'élui de son cœur.

— Vous constaterez par vous-même son essence divine, assura-t-elle.

— Puissiez-vous dire vrai, ma fille... soupira Bahaman. Car si c'est le cas, je ferai ériger une mosquée d'or pur pour remercier Allah de ses bienfaits. En revanche, si, comme je le suppose, il s'agit d'un imposteur, je le tuerai de ma propre main !

Il attendit le soir avec résignation.

Or, par hasard, un orage couvait, qui éclata au coucher du soleil. Si bien que les ombres nocturnes s'accompagnèrent d'éclairs et de tonnerre. Le roi, troublé, crut voir dans le déchaînement des éléments

un effet de la colère céleste.

« Allah se venge-t-il de mon incrédulité ? » se demanda-t-il.

Comme pour lui donner raison, la foudre s'abattit sur le palais à l'instant précis où Malek s'y posait. Ce fut donc dans le feu du ciel et le fracas de l'enfer que parut le jeune homme.

Bahaman, saisi de crainte et de respect, tomba à genoux devant lui.

— Ô grand Prophète, s'écria-t-il, qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père ?

Malek, que la présence du roi avait tout d'abord décontenancé, se réjouit de ses bonnes dispositions.

— Commandeur des Croyants, rétorqua-t-il en le relevant, s'il est, dans tout l'Orient, un monarque digne de cet honneur, c'est bien vous, car votre piété n'a d'égale que l'étendue de vos vertus. À présent, embrassez votre gendre.

Le roi, éperdu de reconnaissance, s'empressa d'obéir.

Cette nuit-là, les libations se prolongèrent fort tard. Et lorsque Bahaman se retira, laissant les fiancés en tête à tête, rien ni personne au monde n'eût pu le faire douter de sa bonne fortune.

Cependant, dans son entourage, tous n'étaient pas dupes. Son grand vizir, entre autres, émit des réserves quant à la véracité de cette affaire. Il n'accordait, pour sa part, aucun crédit au soi-disant Prophète et se fit fort de le démasquer. Malheureusement pour lui, quelques heures plus tard, une chute de cheval le terrassait, ce qui passa, aux yeux de tous, pour une punition divine.

Dès lors, plus personne ne songea à mettre en doute l'identité de Malek, et l'on se prépara, dans la liesse générale, à célébrer les noces de la princesse et du Prophète.

Des réjouissances d'un luxe inouï accompagnèrent la cérémonie. Et l'histoire eût pu se terminer ici, si le souverain d'un État voisin n'avait choisi précisément ce moment pour envoyer un ambassadeur à Gazna demander la main de la princesse Schirine.

Lorsque cet ambassadeur apprit, de la bouche même de Bahaman, que sa fille venait d'épouser le Prophète, il crut que l'on se moquait de lui. Il ne fut pas le seul : en réponse à ce qu'il prenait pour un cuisant affront, le souverain éconduit leva aussitôt des troupes pour envahir Gazna.

Bahaman, qui était pacifique, avait une armée inférieure en nombre et moins bien entraînée que son irascible voisin. Se sachant

promis à une défaite certaine, il courut implorer l'aide de son gendre.

— N'ayez crainte, le réconforta celui-ci, le Ciel sait reconnaître les siens.

La nuit suivante, laissant son épouse endormie, il s'en fut survoler les positions ennemies qui campaient à proximité de la ville. Les tentes des généraux étaient aisément reconnaissables au drapeau qui les surmontait. Elles formaient un cercle autour de celle, toute tissée d'or, où logeait le roi.

Cette disposition servait les plans de Malek. Au sommet d'une montagne voisine, il emplit son coffre de cailloux puis, profitant des ombres nocturnes, déversa son chargement sur le palais de toile. On imagine sans peine l'épouvante des assaillants, surpris en plein sommeil par une pluie de pierres !

— Sauve qui peut ! criaient-ils en courant en tous sens. Nous avons défié Mahomet et il va nous exterminer !

Leur terreur fut telle qu'avant même d'avoir livré bataille, l'armée se replia en désordre, abandonnant sur place un butin considérable. Dès lors, victorieux sans avoir combattu, le peuple de Gazna n'eut pas assez de voix pour célébrer son protecteur.

Enivré par les milliers d'hommages qui montaient vers lui, Malek crut bon, par quelque nouveau miracle, d'asseoir son prestige déjà immense. Ayant ouï dire que, dans le royaume de Chine, l'on embrasait le ciel par un procédé appelé « feu d'artifice », il s'y rendit en secret – après avoir informé son épouse que le Très-Haut le rappelait à lui pour quelques jours. Puis, ayant acquis les ingrédients nécessaires, il fit annoncer par toute la ville que la treizième nuit de la treizième lune, les astres du firmament le viendraient saluer.

L'on se doute que, cette nuit-là, la population entière eut les yeux levés vers la voûte céleste.

Elle ne fut pas déçue. À minuit tapantes, l'obscurité s'emplit d'une myriade d'étoiles de toutes les couleurs – qui n'étaient, en fait, que de la poix enflammée, lancée par Malek du haut des nuages. La démonstration dura près d'une heure, au terme de laquelle le « Prophète », ayant, comme de coutume, dissimulé son coffre dans la corniche, regagna son palais auréolé de gloire.

Jusqu'à l'aube, les rumeurs de la foule qui chantait ses louanges charmèrent ses oreilles. Lorsque soudain...

Ce ne fut qu'un cri, tout d'abord : « Regardez ! » Ce cri s'amplifia, devint semblable au grondement de la mer. Des mains se tendirent.

— Regardez ! Regardez ! Une gerbe de flammes couronne le palais.

— C'est encore un miracle d'Allah !

Malek, surpris et voulant voir de quoi il retournait, s'empessa de descendre dans la rue. Et là, un frémissement d'horreur le parcourut. Car ce que le peuple de Gazna prenait pour un nouveau miracle n'était autre que le coffre achevant de se consumer. Un brandon avait dû s'y glisser durant le feu d'artifice qui, se développant, l'avait réduit en cendres.

Dès lors, Malek, privé de l'engin qui faisait sa fortune, s'enfuit comme un voleur. Il court toujours, sans doute.

Quant à Schirine, après avoir longuement pleuré la perte de son époux, elle lui fit ériger un temple magnifique dans lequel, jusqu'à sa mort qui survint à un âge avancé, elle entretenit la flamme de la sérénité, en souvenir de lui.





XI

LA PRINCESSE

AUX YEUX DE GAZELLE

JADIS, DANS LA VILLE D'ASSOUAN, vivait un muletier du nom de Rachad. Tout le monde le disait idiot, et en vérité, il l'était, car à l'inverse de ses semblables, il ne se souciait ni de gloire ni de fortune. « Béni soit Allah, répétait-il à tout propos, d'avoir mis les astres dans le ciel, de l'eau fraîche dans ma cruche, et tant de douceur dans les yeux de mes mules. Que me faudrait-il de plus pour être heureux ? »

Or donc, un jour qu'il faisait paître ses bêtes au bord du Nil, Rachad entendit un faible gémissement qui semblait sortir des roseaux. Intrigué, il chercha d'où venait le bruit, et découvrit une gazelle à demi enfouie dans le limon de la grève. À sa vue, la bête tenta en vain de se redresser et de s'enfuir. N'y parvenant pas, elle se mit à pleurer comme pleurent les femmes.

— Épargnez-moi, seigneur, suppliait-elle. Voyez, un chasseur m'a blessée, mon flanc saigne. Qui que vous soyez, passez votre chemin et laissez-moi mourir en paix !

Le muletier, en idiot qu'il était, ne s'étonna pas d'entendre parler une gazelle, mais fut sensible à sa détresse. S'étant accroupi auprès d'elle, il palpa sa plaie. Celle-ci ne présentait aucune gravité, la flèche n'ayant fait qu'effleurer la peau sans y pénétrer profondément.

— N'aie crainte, lui dit-il, je vais t'emmener chez moi et te soigner. L'onguent qui me sert à panser mes mules apaisera ta souffrance.

Ainsi fit-il et, bientôt, la gazelle guérit.

— Retourne parmi les tiens, lui conseilla alors le muletier, car l'homme est sans pitié pour les bêtes sauvages. Ainsi l'a voulu Allah, qui a mis la flèche dans le carquois du chasseur et le couteau sur l'étal du boucher, mais a également créé le désert où l'animal est roi.

À ces mots, la gazelle ne put retenir ses larmes.

— Ne me renvoie pas, muletier, implora-t-elle. J'ai perdu le goût de la liberté et ne veux plus vivre traquée. Je t'en prie, épouse-moi. Quel chasseur, quel boucher aurai-je à craindre si je suis ta femme ?

Ces paroles laissèrent le muletier fort perplexe. Avait-on jamais vu

un humain s'unir à une gazelle ?

Cependant, en idiot qu'il était, il se dit : « Si Allah n'avait pas voulu qu'une telle chose se produisît, il ne m'eût pas fait croiser la route de cette bête. Qui suis-je pour m'opposer à sa sainte volonté ? »

Il se dit encore : « Toutes les jeunes filles que j'ai demandées en mariage se sont gaussées de moi. Or, voici qu'une compagne me tombe du ciel. Ce serait péché de la repousser ! »

Il accepta donc.

À cet instant, ô prodige, la gazelle se changea en femme, et quelle femme ! Une chevelure d'ébène, un teint de perle, des lèvres semblables à des pétales de rose. Des habits si fins qu'ils paraissaient tissés dans des voiles de brume. Et tant de diamants sur toute sa personne qu'elle brillait comme mille étoiles.

L'on juge aisément de l'ébahissement du pauvre muletier ! Il tomba à genoux pour remercier Allah. Mal lui en prit : lorsqu'il releva la tête, sa fiancée avait disparu.

Son chagrin fut immense. Il en perdit le boire et le manger.

« Que m'importent à présent les astres du firmament, la fraîcheur de l'eau et le doux regard de mes mules ? soupirait-il. Ma bien-aimée s'en est allée, et avec elle, toute ma joie. Hélas, pourquoi Allah a-t-il mis tant d'amour en mon cœur si c'est pour m'ôter l'objet de cet amour ? »

En idiot qu'il était, le muletier se dit qu'une telle attitude était indigne du Très-Haut. Ce dernier lui imposait sûrement une épreuve, afin de tester sa constance.

« Je retrouverai ma fiancée, décida-t-il. Dussé-je y passer le restant de mes jours, et même mon éternité. »

Dans ce but, il sella sa meilleure mule et s'en alla courir le monde.

Après sept fois sept jours de voyage, il parvint dans une ville dont tous les habitants portaient le deuil. Comme il avait grand faim, il entra dans une auberge. Voyant les clients verser des torrents de larmes, il s'enquit de la cause de leur affliction.

— Nous pleurons sur le sort du malheureux jeune homme qu'on va exécuter tantôt, répondirent-ils.

— Qui est donc ce jeune homme ? Un voleur ? Un assassin ? Un bandit de grand chemin ?

— Non, un prince.

— Quel crime a-t-il commis ?

— Celui de convoiter la princesse Zoumouroud, fille de notre sultan.

Et l'aubergiste d'expliquer que cette princesse refusait toute idée de mariage. Or, sa beauté était telle que des quatre points cardinaux, les prétendants nobles, riches et d'aimable figure affluaient pour demander sa main.

— Afin de décourager ces importuns, elle a imaginé un odieux stratagème : elle leur pose une question, toujours la même, et s'ils n'en trouvent pas la réponse, elle les livre à son bourreau pour qu'il leur tranche la tête.

— Et si l'un d'eux la trouve ?

— Elle a fait le serment de l'épouser. Mais cela ne se produira sans doute jamais, car c'est une fine mouche : même les plus grands savants y perdent leur latin.

— Cela ne rebute pas les téméraires candidats ?

— Certes non : ils sont même si nombreux que, sur le billot, le sang coule à flot. Des centaines de jeunes gens ont déjà péri dans la fleur de l'âge, sacrifiés aux caprices de ce cœur impitoyable, et il en arrive sans cesse de nouveaux. Aussi, nous, habitants de cette ville maudite, prions-nous Allah de nous envoyer celui qui, domptant la princesse, mettra fin au carnage.

La conversation se prolongea jusqu'au soir, puis vint l'heure du supplice. Une foule bruyante s'amassait sur la grand-place, où était dressé l'échafaud, lorsqu'une sonnerie de trompette éclata.

— Voilà le sultan, sa fille et le grand vizir, annonça l'aubergiste à l'oreille de Rachad.

La Cour, qui se composait, en outre, d'un grand nombre de personnes de qualité, prit place dans une tribune tendue de velours pourpre. Puis Zoumouroud leva la main.

— Que la sentence s'accomplisse ! décréta-t-elle.

En entendant sa voix, Rachad frémit car cette voix lui était familière : c'était celle de la gazelle. Lors, il bondit sur l'échafaud afin d'arrêter la main du bourreau, tout en déclarant haut et fort :

— Je m'oppose à cette exécution !

— Et pour quelle raison ? interrogea le sultan.

— Lorsque ce prince a sollicité la main de votre fille, elle était déjà fiancée. Sa requête est donc nulle et non avenue.

Une rumeur d'étonnement accueillit ces paroles.

— Es-tu fou, muletier ? s'écria le roi. Ma fille n'a jamais été fiancée !

— Si fait, avec moi, je le jure sur mon âme. D'ailleurs, demandez-lui !

Zoumouroud, interrogée, commença par nier farouchement. Mais comme le muletier ne voulait pas en démordre, le sultan, intrigué, le somma de s'expliquer. Ce qu'il fit aussitôt, à la grande confusion de la princesse.

Force fut à celle-ci d'avouer la vérité : changée en gazelle par un puissant magicien dont elle avait repoussé les avances, elle s'était vue contrainte d'accepter ces fiançailles – pire, de les provoquer – car sa métamorphose ne devait prendre fin que si quelqu'un consentait à l'épouser sous cette forme.

— Mais une promesse extorquée dans ces conditions est sans valeur, ajouta-t-elle. Moi qui ne veux pas d'un prince, que ferais-je d'un muletier, idiot de surcroît ?

— Ton mari, répondit simplement Rachad.

La foule, entrevoyant la fin de ses misères, applaudit à tout rompre.

— Te voilà bien outrecuidant ! s'écria le sultan, qui ne souhaitait pas avoir un muletier pour gendre. Cesse donc de nous importuner, chien, ou il t'en cuira !

Les ovations se changèrent en huées.

— Je ne m'en irai que la bague au doigt, en compagnie mon épouse ! s'obstina Rachad.

Et le peuple d'applaudir de nouveau.

Le sultan, craignant une émeute, en référa au grand vizir.

— Que la princesse agisse avec ce prétendant comme avec tous les autres, décréta ce dernier. S'il donne la bonne réponse, il aura gain de cause. Dans le cas contraire, nous assisterons à deux exécutions.

La princesse, qui ne doutait pas de sa victoire, opina. Puis, se tournant vers le muletier, elle l'interrogea avec arrogance :

— Quel est le défaut de la perfection ?

Un murmure d'effroi parcourut la foule, car c'était là la terrible question qui avait envoyé tant de jeunes gens à la mort. Pourtant, à la surprise générale, le muletier n'hésita pas une seconde.

— Une petite cicatrice à la hanche gauche, rétorqua-t-il.

La princesse devint couleur de cendre.

— Comment as-tu deviné ? balbutia-t-elle.

— C'est l'évidence même : lorsque je t'ai trouvée sur les bords du Nil, tu étais blessée à la hanche gauche. Cette blessure, en guérissant, a laissé une marque en forme de croissant de lune – je le sais, c'est moi qui t'ai soignée ! Et cette marque est le seul défaut dans la perfection de ton corps.

Devant tant d'assurance, le sultan ne put que s'incliner.

— Puisqu' il en est ainsi, muletier, viens chercher le prix de ta sagacité, dit-il à contrecœur.

Sous les cris de joie de la foule, Rachad s'avança vers sa fiancée. Cependant, lorsqu' il voulut la prendre par la main, elle lui lança un regard si chargé de haine qu'il recula d'un pas en s'exclamant :

— J'ai changé d'avis, je ne te veux plus. Celle que j'aimais avait des yeux de gazelle, les tiens sont plus perfides que ceux du serpent.

Et, lui tournant le dos, il s'en alla.

Dans l'instant, la promesse qui brisait le charme étant rompue, la princesse redevint gazelle.

— Oh, muletier, ne m'abandonne pas ! supplia-t-elle. Vois, mon regard a retrouvé sa douceur. Je serai pour toi la meilleure et la plus soumise des épouses, je te le jure !

Le muletier fit la sourde oreille car, bien qu'il fût idiot, il savait qu'une gazelle est moins cruelle qu'une femme, mais tout aussi menteuse !





XII

LA TOUR

DES MILLE TRISTESSES

UN JOUR, il y a de cela des lunes et des lunes, la troisième épouse du calife Haroun al-Rachid mit au monde une princesse qui fut nommée Maïmara. L'enfant était hélas d'une laideur peu commune et, en grandissant, ce défaut ne fit que s'accroître. Son père, consterné, sollicita l'avis des plus grands médecins d'Orient. Les uns appliquèrent à la petite fille des crèmes et des onguents qui enflammèrent sa peau, d'autres des lotions et des cataplasmes qui la lui desséchèrent. D'autres encore lui prescrivirent des tisanes qui brouillèrent son teint, jaunirent sa langue et ternirent ses cheveux. Bref, non seulement leurs soins restèrent sans effet, mais ils l'enlaidirent davantage – pour autant que la chose fût possible.

Devant l'impuissance des remèdes terrestres, le calife eut recours au Ciel. Il leva un impôt pour construire une mosquée, afin de s'attirer les bonnes grâces d'Allah, et décréta un jeûne illimité. De jour comme de nuit, des prières montaient vers le Très-Haut. L'on brûla des encens, l'on fit pénitence, l'on sacrifia des agneaux nouveau-nés, en vain : l'état de la princesse ne s'améliora pas, bien au contraire.

Lorsqu'elle eut quinze ans, sa disgrâce était telle que, malgré son voile, nul ne pouvait la regarder sans frémir.

Or, un jour, une vieille femme se présenta devant le calife.

— Commandeur des Croyants, lui dit-elle, l'écho de ton infortune est parvenu jusqu'à moi. J'ai quelques dons que m'a légués ma mère qui était fée. Peut-être pourrais-je te venir en aide ?

Le cœur plein d'espoir, Haroun al-Rachid emmena la visiteuse dans les appartements de sa fille. Après l'avoir longuement examinée, la vieille femme soupira :

— Hélas, le mal est plus grand que je ne le pensais. Il n'est pas en mon pouvoir de changer ton visage, ma pauvre petite, sauf, toutefois, lorsque les larmes l'inonderont. Alors, et alors seulement, tes difformités s'effaceront et tes traits deviendront aimables. Mais dès que sécheront tes pleurs, tu retrouveras ton apparence habituelle.

En entendant ces paroles, la princesse éclata en sanglots. Aussitôt, son nez rétrécit, ses lèvres s'affinèrent, ses yeux s'ourlèrent de longs cils. Des joues délicates, un joli menton rond, un front lisse et bombé remplacèrent son hideux faciès. En un mot, elle offrit, aux yeux éblouis de son père, le charmant spectacle d'une beauté sans faille.

Le regard dont il la gratifia était si éloquent que, sans perdre un instant, Maïmara réclama un miroir. En y apercevant son ravissant reflet, elle éprouva tant de joie que ses larmes s'arrêtèrent. Dans l'instant, ainsi que l'avait prédit la vieille, elle redevint laide. Le chagrin qu'elle en éprouva la fit pleurer – et, comme par enchantement, elle fut de nouveau belle. Ce qui la ravit, la rendit laide, et ainsi de suite.

L'on imagine aisément par quelles affres passa le calife, témoin de ces changements successifs. Tel le phénomène appelé « mouvement perpétuel », l'alternance de beauté et de laideur de la princesse eût pu durer éternellement s'il ne lui avait arraché le miroir. Lors, Maïmara, frustrée, ne cessa de pleurer, au grand soulagement de son père.

Hélas, quand la Cour eut vent du prodige, chacun voulut y assister. L'on se pressa autour de la malheureuse et l'infémal manège recommença. Les cris d'admiration suscités par sa métamorphose l'ayant consolée, Maïmara retrouva à la fois son sourire et son affreuse figure. Celle-ci fut accueillie par des exclamations d'horreur, qui l'attristèrent. Ce qui, à la seconde, l'embellit. Un tonnerre d'applaudissements salua la performance.

Que l'on se divertit ainsi de la princesse déplut, l'on s'en doute, au calife. Il s'empressa donc de disperser l'assistance et, afin de soustraire Maïmara à la curiosité de son entourage, la fit enfermer dans une haute tour sans porte ni fenêtres, en la seule compagnie d'une servante aveugle.

Les années passèrent. Nulle visite ne venait distraire les recluses, dont la nourriture était disposée chaque soir dans un panier, accroché à une poulie, qu'elles hissaient dans leur retraite. De sorte que, hormis l'esclave chargé de leur ravitaillement, chacun les oublia.

Dans ce triste séjour, Maïmara s'ennuyait beaucoup. Elle pleurait donc sans cesse et, en conséquence, demeurait toujours belle – ce dont elle ne pouvait se réjouir, tout miroir ayant été banni de son environnement. Cependant le bruit courut, dans les États voisins, qu'au royaume d'Haroun al-Rachid une princesse d'une beauté surhumaine vivait enfermée dans une tour – surnommée « tour des mille tristesses –, en raison des sanglots qui s'en échappaient, la nuit, lorsque la jeune fille confiait son chagrin aux étoiles. Cette rumeur parvint aux oreilles d'Omar, prince de Samarcande qui, étant d'un

naturel ardent, résolu de délivrer la captive et d'en faire son épouse.

Il partit donc un beau matin, afin de mener son projet à bien.

Arrivé au pied de la tour, il se demandait comment diable y pénétrer lorsque survint l'esclave qui apportait les provisions. Sur un cri de ce dernier, un panier descendit, dans lequel il plaça viandes, fruits et vins fins, et qui, sitôt rempli, remonta vers les nuages.

Dès lors, un plan audacieux germa dans l'esprit du prince. Il attendit le lendemain et, au coucher du soleil, poussa le cri prévu. Dans l'instant, le panier apparut. Il s'y introduisit, rabattit le couvercle et fut hissé au sommet de la tour sans que la servante, qui tirait la corde, soupçonnât la supercherie.

Quelle ne fut pas la surprise de Maïmara lorsqu'elle vit surgir un homme en lieu et place de son dîner !

Omar, émerveillé par sa grâce – bien supérieure à tout ce qu'il avait imaginé ! –, s'empessa de lui déclarer sa flamme. Or, chaque nuit, la princesse priait Allah qu'un beau jeune homme parût et l'arrachât à son triste destin. Devant la réalisation de son vœu, elle fut transfigurée de bonheur... et devint plus hideuse qu'elle ne l'avait jamais été. Quand elle lui tendit les bras avec transports, l'horreur du prince fut telle qu'il recula, trébucha, bascula dans le vide et se rompit le crâne.

À dater de ce jour, la princesse prit le deuil. Pleurer ce fiancé perdu devint son unique souci, sa seule occupation. Dès lors, comme elle était inconsolable, son père lui permit de regagner la Cour. Et tandis qu'elle s'épanchait, en toute heure, en tout lieu et en toutes circonstances, chacun l'enviait de posséder, en dépit de sa malchance, les trois choses auxquelles l'être humain aspire : la beauté, l'amour et la liberté.



POSTFACE

LES MILLE ET UNE NUITS m'ont toujours fascinée, et pour cause : c'est, à ma connaissance, le plus formidable « réservoir » de contes qui existe au monde. Découverts par l'Occident au XVIII^e siècle grâce à la remarquable traduction d'Antoine Galland, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, ils n'ont cessé, depuis, d'inspirer les écrivains qui y ont puisé sans compter. Sous la plume de Perrault, de Grimm, d'Andersen, mais également dans la tradition orale de nombreuses contrées européennes, l'on retrouve ces histoires issues de l'imaginaire des conteurs arabes. En voulez-vous quelques exemples ? *Le Coffre volant*, extrait du premier tome des *Mille et Une Nuits*, est aujourd'hui attribué à Andersen. L'histoire du *Calife et l'Âne* apparaît, avec diverses variantes, dans les légendes populaires de Bohême, d'Allemagne et d'Italie. Celle de la femme dans le bocal également, dont Charles Perrault a tiré *Les Souhais ridicules*. La princesse sanguinaire qui tue ses soupirants s'ils ne peuvent pas répondre à sa question, digne héritière du Sphinx d'Œdipe, est à l'origine de *Turandot*, l'opéra de Puccini. Et que dire de *La Lampe d'Aladin* et des *Voyages de Sindbad* – absents de ce recueil car vraiment trop connus – qui ont déjà fait l'objet de centaines d'adaptations écrites, théâtrales ou cinématographiques ?

Mais le plus surprenant, dans cette œuvre gigantesque comportant plus d'un millier de contes différents, n'est pas la richesse et la variété de son inspiration. C'est sa construction. Car toutes ces histoires sont à tel point imbriquées qu'il est parfois difficile de les désolidariser. Comme cela est expliqué au début du recueil, ces récits ont pour but d'éviter à Shéhérazade la mort à laquelle la condamne son mariage avec le cruel Schahriar (ce qui, bien entendu, est également un conte, car les *Mille et Une Nuits* ne sont pas l'œuvre d'un auteur unique, et ont, sans doute, mis des siècles à être élaborées !). Revenons à Shéhérazade, personnage central de l'ouvrage. Chaque lever de soleil devant laisser le sultan haletant, dans l'attente de la nuit suivante, on imagine le tour de force de la conteuse : captiver son auditoire -et quel auditoire ! – durant mille et un épisodes ! Voilà pourquoi, plutôt que de raconter les histoires dans l'ordre habituel, elle les mêle étroitement, sous forme d'apartés, de digressions et d'anecdotes, de sorte que le « feuilleton » ne se termine jamais.

Cet enchaînement, pour astucieux qu'il soit, peut rendre la lecture fastidieuse, car on perd souvent le fil de l'intrigue. J'ai donc fait un tri dans ce magma littéraire pour en sélectionner, à votre intention, de courts extraits, dont la plupart sont inconnus du grand public. Certains d'entre vous seront peut-être surpris d'y trouver moins de féerie que le titre ne le laisse supposer. *Les Mille et Une Nuits* évoquent en effet, au premier abord, quelque chose d'éminemment romanesque, magique et poétique. Ce n'est vrai qu'en partie. Car si des contes comme *Le Prince changé en singe* ou *La Princesse aux yeux de gazelle* répondent à ces critères, de nombreux autres ont comme ressort l'humour, le bon sens, et donnent lieu à des petites morales péremptoires, souvent très drôles. C'est le cas, par exemple, des *Trois Pommes*, ou du *Mari, la Femme et le Perroquet*. N'oublions pas qu'à l'origine, ces récits avaient pour but d'éduquer le peuple tout en le divertissant ! Ils étaient donc porteurs de préceptes moraux qui, bien que n'étant plus les nôtres aujourd'hui (je pense notamment à leur côté misogyne), n'en restent pas moins amusants... et instructifs, car ils nous permettent d'appréhender « de l'intérieur » cette lointaine culture.

En bref, j'ai essayé, à travers cette sélection, de présenter tous les aspects des contes arabes, dont l'intelligence, la subtilité et la diversité n'ont pas fini de nous étonner. Et j'espère que vous prendrez, à les découvrir, autant de plaisir que j'ai pris, moi, à les « pêcher »... et à les écrire !

BIBLIOGRAPHIE

Les Mille et Une Nuits, tomes I, II et III, traduction d'Antoine Galland, préface de Jean Gaulmier, professeur à la faculté des lettres et sciences humaines de Strasbourg, Garnier Flammarion.

Jules **d'Orsay**, *Contes persans* (extraits des *Contes des Mille et Un jours*), Fernand Nathan éditeur, 1956.

Charles **Perrault**, M^{me} **d'Aulnoy** et M^{me} **Leprince de Beaumont**, *Contes de fées*, Librairie Garnier Frères.

Charles **Dumas**, *Contes et légendes des pays d'Orient*, Fernand Nathan éditeur, 1951.

Contes de Perrault, Postel éditeur, 1838.

Contes de Grimm, Gründ.

Contes d'Andersen, Bibliothèque rouge et or, Flammarion, 1958.

Contes de la renaissance italienne, Odej, Paris.

Les Aventures de Goha le simple, traduction de Lucien Aymard, Delamarre éditeur, Tournai, 1952.

Carali, *Les Contes d'un conteur*, Éditions du Zébu.

Gudule

J'ai longtemps vécu en Orient, où j'ai eu la chance de rencontrer d'authentiques conteurs, qui ont su me captiver par la richesse et la variété de leurs récits. Mais le plus extraordinaire d'entre eux était... une conteuse. Elle s'appelait Izzara. C'était une très vieille femme toute vêtue de noir, qui ne savait ni lire ni écrire. Elle passait ses journées – et ses nuits, peut-être ? –, assise dans le verger d'orangers que je longeais chaque matin pour emmener mon fils à l'école maternelle, et elle ne manquait jamais de nous donner des oranges au passage. Généralement, ces cadeaux s'accompagnaient d'une petite histoire. Un récit simple, quotidien, mais empreint d'une telle poésie que j'ai toujours rêvé d'en faire un recueil. Peut-être réaliserai-je un jour ce rêve, peut-être pas. Car, quels mots écrits pourraient rendre l'enchantement de la voix d'Izzara ?

Patricia Reznikov



J'ai six ans, je me prends pour une vraie ballerine, et je danse sur le *Shéhérazade* de Rimski Korsakov à mon cours de danse rythmique. Oh, comme j'adore cette musique envoûtante ! Je ne sais pas que mon destin sera, plus tard, d'illustrer les *Mille et une nuits* et même, puisque j'écris aussi des histoires, de devenir conteuse à mon tour...

[1] Chorba : Soupe.